

# Bleue comme une orange

## 17- 1831-1834. Les femmes aussi

On se souvient de la sentence de l'historien Daniel Halévy : « 1848 n'inventa rien. 1830, au contraire – et les trois années qui suivirent - marque la vraie crise, l'invention des idées, l'initiative des mouvements. Alors le saint-simonisme, le fouriérisme et le blanquisme se forment à Paris dans les cénacles et les clubs ; et le syndicalisme plante son drapeau noir sur la colline de la Croix-Rousse. »

Parmi ces idées nouvelles issues des penseurs de la « révolution industrielle », le « féminisme », qui ne porte pas encore ce nom mais dont Charles Fourier (1772-1837) fait dès 1808, dans sa *Théorie des quatre mouvements*, l'une des clés, sinon *la clé* de l'Harmonie à venir : son projet « scientifique » de société industrielle, régie par « l'attraction passionnelle » et organisée en unités de vie *sociétaires* (les *phalanstères*), tout-à-la fois rivales et fédérées. « En résumé, dit-il, *l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux.* »

Au lendemain des Trois Glorieuses de juillet 1830, ses idées gagnent l'église saint-simonienne qui accueille un afflux de femmes en quête d'émancipation. Prosper Enfantin (1796-1864), l'un des deux *Pères* de l'église, instrumentalise ces femmes et leurs aspirations, afin de prendre le dessus sur Amand Bazard (1791-1832), l'autre *Père* de l'église, un républicain révolutionnaire, plus soucieux de la « question sociale » que de la « question de la femme ». Leur opposition enflamme toute l'église en un véritable psychodrame, jusqu'à la terrible assemblée générale de novembre 1831, *au moment même de la première insurrection des canuts* ; et aboutit au schisme entre partisans de la lutte de classe et partisans de la collaboration de classe, travestis en « féministes » et « pacifistes ».

**Technocrate** : terme épïcène désignant tout membre de la technocratie, aussi bien mâle que femelle.

Mais que pensent, que disent, que font les « premières concernées », « prolétaires saint-simoniennes » ou « dames de la doctrine », face à ce conflit dont elles sont à la fois l'objet et les actrices ? C'est ce que l'on découvre entre Paris, crépitant de complots et d'émeutes ; et Lyon, où couve la seconde insurrection des canuts, en avril 1834.

1831, rappelons-nous, c'est également, depuis un an, le moment du duel entre le « Père Enfantin » et le « Père Bazard », et celui du schisme dans l'église saint-simonienne entre l'aile « féministe » (Enfantin) et l'aile « communiste » (Bazard). Ces mots de « féminisme » et de « communisme » employés ici de manière anachronique pour le premier<sup>1</sup>, et pré-marxiste (« socialiste scientifique »), pour le second<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Il n'apparat qu'en 1872 sous la plume d'Alexandre Dumas (fils), dans un pamphlet intitulé *L'homme femme*

<sup>2</sup> Cf. Christine Planté, *Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe en France au lendemain de 1830*. Publié dans *Regards sur le Saint-simonisme et les Saint-Simoniens*. Jean-René Derré (dir), Presses Universitaires de Lyon, 1986

Enfantin est *queer*. Il a esquissé sa théorie d'un dieu androgyne deux ans plus tôt dans une lettre à Buchez (4 octobre 1829). Dieu, selon lui, est Père *et* Mère, masculin *et* féminin – ce qui va d'ailleurs plutôt de soi. Si Dieu existait, pur esprit antérieur à toute matière, et Verbe créateur de toute matière, « iel » n'aurait aucune raison d'être sexué, puisqu' « iel » générerait tout par le seul acte de sa volonté<sup>3</sup>. – Enfin - si Dieu existait. Mais Enfantin n'a pas lu *L'Essence du christianisme* de Ludwig Feuerbach (1804-1872), qui ne paraîtra que dix ans plus tard (1841) ; et il professe donc « l'esprit », le génie immatériel « engendrant » le monde matériel *ex nihilo*, par son seul Verbe performatif (« que la lumière soit... », etc.) ; tel un ingénieur créant la locomotive, sans forge ni ferraille, mais uniquement par l'action de son esprit concevant *l'idée* de locomotive, et celle de sa volonté dictant sa matérialisation. « Que la loco soit, et la loco fut. Et l'ingénieur vit que la loco était bonne ». Ou tel un cybernéticien modélisant n'importe quel objet, inerte ou vivant (code, information), avant d'appuyer sur la commande « entrez » ; et de voir se matérialiser le dit objet grâce aux « engins de création<sup>4</sup> ». Ces nanorobots et « assembleurs moléculaires » charriant et combinant les atomes requis suivant le modèle calculé et codé.

L'humanité selon Enfantin est également homme et femme, ce qui ne heurte en rien l'évidence commune, et cette évidence s'étend aux individus sous réserve d'admettre que l'ensemble, comme chacun de ses éléments, est *sexué* - sauf rarissime exception. « Si les intersexuations affectent une naissance sur 4500, les divergences avérées entre le sexe chromosomique et l'apparence sexuelle touchent environ une personne sur 1 million<sup>5</sup>. »

C'est-à-dire que chacun tend davantage vers un pôle ou vers l'autre de la *sexion*, d'où le besoin de les *nommer* (« homme et femme, il les créa... ») ; et permet ainsi la reproduction de l'espèce. Enfin jusqu'ici. Sans l'existence première de *corps* - hommes ou femmes - le désir d'imitation des « trans » est privé de modèles, et donc impossible.

Le « féminisme » d'Enfantin manipule la contradiction révoltante entre cette « égalité dans la différence », réelle et fondamentale, et la misère non moins réelle des rapports entre hommes et femmes, dans le servage et la subordination des secondes aux premiers. Tout est faux dans une société fondée sur cette fausseté. Enfantin prétend donc rendre son rang à la Femme, autant qu'à la Chair et à l'Industrie, si méprisées et malmenées aux époques théologiques, et sous l'Ancien régime féodal et guerrier, afin de progresser vers l'harmonie. La controverse entre le « Père Enfantin » et le « Père Bazard » éclate au lendemain des Trois Glorieuses, aussi faut-il revenir sur les personnalités des deux « pères », et ce qui les oppose au-delà des querelles doctrinales.

Né de parents inconnus, Saint-Amand Bazard (1791-1832), épouse Claire Joubert (1794-1883) en 1812. Une jeune femme de 18 ans, fille délaissée d'un ménage désuni, qui a passé son enfance dans un couvent. Bazard s'illustre lors de la bataille de Paris, le 30 mars 1814, aux côtés de Prosper Enfantin et d'une troupe de polytechniciens aux commandes d'une batterie de canons, en reprenant ces canons capturés par l'ennemi.

Décoré de la croix d'honneur, nommé capitaine de la garde nationale, il obtient un emploi de commis à l'octroi et se lance dans la conspiration contre les Bourbons et la Restauration, avec son ami Buchez (1796-1865), et son beau-frère et collègue à l'octroi<sup>6</sup>, Nicolas Joubert (1796-1866). Le trio participe en 1820 au complot dit « du Bazar français », ourdi par un groupe

---

<sup>3</sup> Cf. Linn Marie Tonstad, *Théologie queer*, Éditions Labor et Fides, 2022, Genève

<sup>4</sup> Cf. K. Eric Drexler. *Engins de création. L'avènement des nanotechnologies*. Vuibert, 2005

<sup>5</sup> *Le Monde, science & médecine*, 30 août 2023

<sup>6</sup> une administration municipale taxant les marchandises à l'entrée de Paris

d'officiers. L'une des innombrables conspirations d'une époque qui en grouille. Échec. Fuite en Italie, d'où nos trois comploteurs ramènent l'idée et les statuts de la Charbonnerie<sup>7</sup>.

Insistons là-dessus. La Charbonnerie est l'œuvre de quelques jeunes gens, Bazard, Buchez, Flottard (Jacques, Thomas. 1797-1872), Joubert, Dugied (Pierre. 1798-1879), d'abord membres d'une « loge » de francs-maçons nommée « les Amis de la Vérité », en hommage à un club rousseauiste, également maçonnique, fondé en 1790, et dénommé « Cercle social » ou « Cercle des Amis de la Vérité »<sup>8</sup>.

Il se peut également que Philippe Buonarroti (1761-1837), le vieux compagnon de Gracchus Babeuf (1760-1797) dans *La conspiration des Égaux* (1796), assigné à résidence à Grenoble entre janvier 1813 et avril 1815, mais toujours secrètement actif et protégé de Joseph Fourier (1768-1830), le préfet de l'Isère – lui-même franc-maçon, mathématicien et ancien révolutionnaire<sup>9</sup> – ait semé des idées dans la jeunesse et parmi les jacobins locaux ; qu'il ait infiltré leurs cercles, « les amis de la Plaine », la loge des « Cœurs Constants », « l'Union libérale », sous couvert de leçons de piano et d'activités littéraires ; qu'il ait tissé des liens entre les plus résolus de ces jeunes jacobins, et notamment leur meneur, l'avocat et magistrat Joseph Rey (1779-1855), et les multiples sociétés secrètes de Suisse, d'Italie, d'Allemagne, des Pays-Bas, etc., qu'il dirigeait ou croyait diriger, les « Philadelphes », « les Amis sincères », « les Sublimes Maîtres Parfaits » ; toujours logées, c'est le cas de le dire, au sein des sociétés maçonniques qu'elles utilisent comme couverture et noyautent parfois<sup>10</sup>.

Il se peut que de retour à Genève en avril 1815, et tissant toujours sa toile de sociétés secrètes, révolutionnaire et européenne, le vieux Buonarroti ait encore donné aux jeunes *carbonari* parisiens des conseils, des contacts, peut-être même de ces idées « communistes », babouvistes, que le clan Enfantin reprochera dix ans plus tard, à Bazard<sup>11</sup>. Le Maitron dit qu'il reconstitue après Juillet 1830 une Charbonnerie réformée avec deux grades et une direction anonyme (1832), puis une Charbonnerie démocratique universelle (1833).

« Il est également intéressant de noter que, selon Hyppolite Carnot, il assista à quelques conférences saint-simoniennes, où il aurait été accueilli avec beaucoup d'égards. « Mais, commente également Carnot, il ne tarda pas à s'éloigner ; le socialisme de 1830 ressemblait trop peu, sans doute, à la *République des égaux*<sup>12</sup>. »

Ces jeunes Parisiens – Bazard, Buchez, Flottard, Joubert, Dugied, tous de futurs saint-simoniens – forment la « haute vente », la cellule mère et le comité central d'une société secrète qui, entre 1820 et 1822, organise de 50 000 à 80 000 opposants aux Bourbons, en cellules clandestines et hiérarchisées. Pour autant que l'on puisse estimer les effectifs d'une société secrète et qu'une société aussi nombreuse puisse réellement rester secrète. On verra dans les faits que si la Charbonnerie est partout et infiltre tous les milieux, partout et dans tous les milieux, elle est en retour truffée d'indicateurs et de traîtres.

---

<sup>7</sup> Cf. P-A. Lambert, *La Charbonnerie française, 1821-1823 : du secret en politique*. Presses universitaires lyonnaises, 1995

<sup>8</sup> Jean-Noël Tardy. « Le flambeau et le poignard. Les contradictions de l'organisation clandestine des libéraux français, 1821-1827. » dans la *Revue d'histoire moderne & contemporaine*. 2010/1 (n°57-1) pages 69-90

<sup>9</sup> Cf. Joseph Fourier, personnage non seulement duplice mais polymorphe, est également celui qui, le premier, en 1824, a théorisé « l'effet de serre », dans *Les Annales de Chimie & de Physique*, au début du technocène et de l'ère industrielle. Voir ici...

<sup>10</sup> Cf. Olivier Ihl. *Le Vieux de la Montagne, Filippo Buonarroti à Grenoble*. Editions du Croquant, 2023

<sup>11</sup> Cf. François-André Isambert. *De la charbonnerie au saint-simonisme. Etude sur la jeunesse de Buchez*. Les Editions de Minuit, 1966. p. 91-96

<sup>12</sup> . <https://maitron.fr/spip.php?article27866>

La Charbonnerie recrute républicains, bonapartistes et orléanistes, surtout parmi les « capacités », avocats, étudiants, officiers de rang moyen, cadres et entrepreneurs commerciaux. Des industriels sympathisants fournissent des contributions, ainsi que l'inévitable Jacques Lafitte. La Fayette (1757-1834), l'illustre La Fayette, le héros de la guerre d'indépendance américaine, l'ancien chef de Saint-Simon et organisateur de la fête de la Fédération (14 juillet 1790), parraine l'affaire avec ses associés tout en laissant les risques à la nouvelle jeunesse révolutionnaire. Les petites gens sont bien sûr admises, notamment les anciens soldats de Napoléon qui ont l'expérience du combat et souvent des armes, mais l'admission coûte cher, cinq francs, plus une cotisation mensuelle d'un franc ; et chacun doit posséder son fusil et cinquante cartouches, prêt à l'action sur l'ordre de son chef.

On jure fidélité sur le poignard et sur l'honneur, on reçoit le mot de passe, « Foi, Espérance, Charité » - vite laïcisé en « Vertu, Honneur, Probité » - on apprend le signe de reconnaissance (lors des poignées de main) ; et on attend le signal de l'insurrection - si possible en uniformes et drapeaux en tête, cousus par les charbonnières - tout en débattant de l'organisation de la société future et de celle de la Charbonnerie présente, dans les réunions et les correspondances secrètes. Aussi secrètes que le permettent des congrès départementaux et nationaux rassemblant des dizaines de personnes. C'est que « l'organisation se conçoit sur le modèle de la machine politique centralisée et panoptique<sup>13</sup> », et nullement démocratique, ni anti-autoritaire. Le cloisonnement est de rigueur. La « tête », la cellule mère de la « haute vente », sait tout du corps qu'elle dirige – supposément - d'une main de fer, assistée d'une police interne (le « Comité de salut public »). Les membres ne savent rien de la « tête » dont ils n'attendent que des consignes et une direction la plus adroite possible. Bazard, organisateur énergique et combattif, étant la tête de la tête et reconnu comme tel.

Particulièrement implantée dans l'Isère et le Sud-Est, cette organisation compte 300 *carbonari* armés à Grenoble, autant à Dijon, 800 à Lyon où « les cadres ne jugent pas utile d'affilier les ouvriers. Certains travaillent déjà sous leur direction ou dépendent de leurs commandes et ils estiment leur soutien évident. Il est vrai que les employeurs possèdent dans le livret (NdA : un passeport obligatoire pour les ouvriers, visé par les employeurs et la police, entre 1803 et 1890) un bon moyen de pression sur les ouvriers. Surtout, la fabrique lyonnaise est prospère en ces années 1820, et les tensions peu nombreuses entre ouvriers et donneurs d'ordres<sup>14</sup>. »

Les complots se multiplient sur le modèle du *pronunciamento* espagnol du 1<sup>er</sup> janvier 1820, qui avait contraint le roi Ferdinand VII (un Bourbon, comme Louis XVIII et Charles X en France), à la reconnaissance, le 10 mars, de la Constitution. Complot du Bazar français, à Paris (19 août 1820), mal ficelé et dénoncé ; « Affaire » de l'école de cavalerie de Saumur (décembre 1821), une équipée qui se termine par deux condamnations à mort et l'exécution du général Berton ; « Complot de Belfort » (janvier 1822) ; « Soulèvement de Nantes, Thouars, Saumur » (février 1822) ; affaire des 4 sergents de La Rochelle ; « Complot de Toulon » et exécution du Capitaine Vallé (juin 1822), etc. Autant d'entreprises héroïques et brouillonnes qui se terminent par 200 arrestations et l'exécution de 11 *carbonari*, cependant que les vieux libéraux rusés (La Fayette, Koechlin, Voyer d'Argenson, Dupont de l'Eure), l'emportent au sein de la Charbonnerie sur les jeunes radicaux exaltés.

L'armée n'a pas bougé.

Le pays n'a pas bougé.

---

<sup>13</sup> Jean-Noël Tardy. « Le flambeau et le poignard. Les contradictions de l'organisation clandestine des libéraux français, 1821-1827. » dans la *Revue d'histoire moderne & contemporaine*. 2010/1 (n°57-1) pages 69-90

<sup>14</sup> Idem

Le despotisme militaro-conspirationniste de Bazard est mis en cause, et son incurie dans l'affaire de Belfort, critiquée. La Charbonnerie tient son dernier congrès (clandestin), à Paris fin 1822/début 1823. Elle éclate en plusieurs courants, tels que « la Charbonnerie fédérée » de La Fayette et des libéraux ; ici ou là ressurgissent des sociétés locales qui persistent parfois des années sous d'autres noms. C'est le moment où Buchez est arrêté et Bazard, en fuite. Les bonapartistes, assommés par la mort de leur héros, le 5 mai 1821, et privés de champion, se débloquent pour trente ans. Les républicains (modérés) tachent de s'allier aux royalistes (modérés) – libéraux, constitutionnalistes, orléanistes. Bazard, Buchez, Dugied font le bilan et plongent dans les livres. Ce qui a manqué, c'est une théorie. Sans théorie révolutionnaire, pas de parti révolutionnaire. Sans parti révolutionnaire pas de révolution.

En mai 1823 une armée française de 100 000 hommes entre en Espagne et Ferdinand VII Bourbon rétablit la monarchie absolue (1<sup>er</sup> octobre 1823). Le rêve d'une révolution militaro-démocratique est écrasé en Espagne - et en France par contrecoup. La Sainte-Alliance (1815-1825) tient l'Europe.

Claire Bazard, hébergée dans la famille de La Fayette s'ennuie pendant que son mari chevauche et complotte par tout le pays ; alors qu'elle doit se nourrir de châtaignes, elle et ses enfants. Leur mariage a tourné à « l'aversion ». Elle s'en plaint dans ses lettres, et plus tard à Gustave d'Eichthal (1804-1886), fils de banquier, jeune et brillant « féministe » saint-simonien et disciple fervent, presque embarrassant, d'Enfantin. Seul bon point de ce séjour dans la famille La Fayette, la rencontre avec Mme Georges, la fille de Destutt de Tracy (1754-1836), qui l'initie à « l'idéologie »<sup>15</sup>, la « science des idées ». Une variante de despotisme éclairé, rationaliste, scientifique, matérialiste et athée, dans la lignée de Condorcet. C'est-à-dire que Claire Joubert-Bazard « s'intellectualise » et apprend à penser par elle-même.

Buchez est arrêté et emprisonné huit mois en 1822. Bazard, condamné à mort par contumace, médite l'échec dans la clandestinité, tout en continuant à écrire des articles anonymes. La lecture du *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon, paru un mois avant sa mort, et de son mot d'ordre testamentaire « d'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », entraîne nos carbonaristes dans le groupe des saint-simoniens. *Le Globe*, journal libéral et romantique, fondé par Pierre Leroux, Paul-François Dubois (1793-1874) et une poignée d'autres anciens *carbonari*, paraît en septembre 1824. Il semble que Saint-Simon, qui avait encore quelques mois à vivre et qui appréciait le cosmopolitisme de ce nouveau journal, ait proposé d'y écrire, lors d'un dîner avec Leroux et Dubois. « Mais il s'irrite de la comparaison que Dubois fait de sa théorie de la perfectibilité avec celle de Mme de Staël, s'offusque de l'entendre taxer ses idées de « lieux communs » et rompt l'entretien<sup>16</sup>... »

Quand Bazard ressurgit en novembre 1825, après amnistie de Charles X, il participe au *Producteur*, journal fondé le 23 mai par les disciples de Saint-Simon, « Enfantin, Rodrigues et compagnie », réunis en société par actions pour diffuser la pensée de leur défunt maître. Buchez le rejoint en avril 1826 (tandis qu'Auguste Comte s'en va). C'est Buchez qui propose à Enfantin de faire *l'Exposition publique* (la propagande), de « la doctrine saint-simonienne », et c'est Bazard qui, à partir de décembre 1828, en devient le prédicateur principal lors des conférences hebdomadaires, dans leur temple de la rue Taitbout.

Qu'est-ce que le saint-simonisme de Bazard durant les quatre années (1828-1831) de sa prédication ? Un républicanisme de lutte de classe, peut-être un néo-babouvisme sous influence de Buonarroti, et développant dans *L'Exposition de la doctrine* des mots d'ordre que Marx

---

<sup>15</sup> Cf. <https://maitron.fr/spip.php?article24367>, notice Bazard Claire, née Joubert, par Philippe Régner

<sup>16</sup> Philippe Régner. Chronologie détaillée et extensive du saint-simonisme, mise en forme par Isabelle Treff. <https://saint-simonisme.huma-num.fr>

s'appropriera, telle la fameuse « abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme ». Le texte élaboré et réécrit collectivement (Bazard, Enfantin, Hyppolite Carnot, Henri Fournel, Charles Duveyrier), est publié en volume avant les Trois glorieuses de 1830.

Mais face à Bazard se dresse l'autre tête du mouvement.

Prosper Enfantin (1796-1864), de cinq ans son cadet, est un fils de banquier (en faillite) et de bonne famille qui fait de bonnes études au lycée Napoléon (aujourd'hui Henri IV), où il rencontre Olinde Rodrigues (1795-1851) et intègre une classe de mathématiques spéciales. Il entre à Polytechnique en 1813, l'école de Saint-Simon et des saint-simoniens, et participe l'année suivante avec ses camarades (et avec Bazard), à la défense de Paris face aux armées de la coalition. Mais il doit quitter l'école en 1815, faute de bourse d'étude, et devient à 19 ans commis voyageur « à l'international » (Pays-Bas, Suisse, Allemagne, Russie), pour le compte d'un cousin négociant en vins, puis d'un établissement bancaire. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à fréquenter un cercle de jeunes polytechniciens où l'on débat d'idées et d'économie, sous l'influence de Jean-Baptiste Say (1767-1832), économiste libéral et entrepreneur du textile lyonnais.

De retour en France, Enfantin publie ses premiers essais, fait part de ses conseils au gouvernement pour résoudre ses affaires financières et rencontre le banquier Laffite – mais qui n'a pas rencontré Lafitte ? C'est alors qu'Olinde Rodrigues, devenu l'assistant de Saint-Simon en lieu et place d'Auguste Comte, en rupture avec le maître, le présente à ce dernier. Enfantin n'a donc rencontré Saint-Simon qu'une seule fois, *in extremis*, lors de sa présentation du *Nouveau Christianisme*, en 1825, devant sept fidèles.

C'est de ce groupe que naît le mouvement, à la sortie même des obsèques de Saint-Simon (22 mai 1825). Ensemble, ils lancent *Le Producteur*, la dernière revue conçue par Saint-Simon avant sa mort. Enfantin s'y investit à fond, tout en devenant caissier général d'une banque, dont Olinde Rodrigues est le directeur général, et dont le président, le baron Duveyrier, est le père du saint-simonien, Charles Duveyrier. Enfantin trouve cependant le temps de devenir le père d'Arthur Enfantin (10 août 1827), « fils naturel » qu'il n'avouera que cinq ans plus tard à ses amis saint-simoniens, et dont il n'épousera pas la mère (Adélaïde Riffé de Caubray, dite Adèle Morlane), une jeune veuve, amie de sa propre mère.

Enfantin ? « Un véritable laboratoire à idées » dit un journaliste contemporain. Un gourou dirait-on aujourd'hui, expansif et séducteur, en contradiction avec la rigidité républicaine de Bazard. Les saint-simoniens s'activent et bourdonnent deux ans durant en études, voyages, débats économiques, philosophiques, psychologiques, attirant et recrutant aussi bien de brillants diplômés que des gens du peuple, des hommes que des femmes, aimantés par leur vortex frénétique. Ils font le *buzz*. Ils sont la rumeur du moment. Tout le monde veut savoir – et eux les premiers – quelles sont leurs idées, leurs principes, leurs théories. Ils correspondent entre eux et avec d'autres brillants esprits (Ballanche, Fourier), explorent les zones industrielles du Nord, Belgique, Allemagne, Grande-Bretagne, rencontrent toutes sortes d'innovateurs de leur trempe.

Des événements marquants ? On peine à comprendre aujourd'hui pourquoi le prêche exalté et mystique d'Eugène Rodrigues (1807-1830), le 7 décembre 1828, où le jeune frère d'Olinde employait pour la première fois dans le saint-simonisme les noms de « Père », de « frère », de « fils », ainsi que la notion de « vie éternelle », fit tant d'impression sur ces « enfants du siècle » en lutte contre le *spleen*<sup>17</sup> et le désenchantement post-napoléonien<sup>18</sup>. Le fait est que ce jeune

---

<sup>17</sup> Cf. Alfred de Musset, *Confession d'un enfant du siècle*, 1836

<sup>18</sup> Cf. Stendhal, *Le rouge et le noir*, 1830

philosophe de vingt ans, imbu de judaïsme allemand, contribua dans un temps d'anticléricalisme répandu à la mutation d'un groupe d'ingénieurs rationalistes et post-révolutionnaires, en secte messianique. C'est la forme hybride et bizarre que prit leur ferveur, dans cette génération romantique en rupture avec le rationalisme de Voltaire et des encyclopédistes.

L'historien Georges Weill (1865-1944) a publié là-dessus, en 1895, un article intitulé « Les Juifs et le saint-simonisme<sup>19</sup> » où il souligne le rôle et le nombre des Juifs dans l'élaboration théorique et le succès pratique de la Doctrine ; Léon Halévy, Olinde et Eugène Rodrigues, leurs cousins, Émile et Isaac Pereire, Gustave d'Eichthal (converti au christianisme) et son frère Adolphe (1805-1895), compagnon de route plutôt qu'adepte, et enfin Léon Simon (1798-1867).

« Celui-ci (Ndr Eugène Rodrigues) était un jeune homme au corps malade et à l'âme profondément religieuse. Aucun sacrifice pour sa foi ne lui paraissait trop grand : il aimait une jeune fille et songeait à l'épouser lorsqu'Enfantin s'y opposa, déclarant que les prêtres nouveaux devaient se consacrer à l'apostolat au lieu de s'engager dans les liens de la famille ; le jeune enthousiaste s'inclina, dit adieu à l'amour et s'imposa jusqu'à ses derniers moments une chasteté absolue<sup>20</sup>. De bonne heure Eugène Rodrigues s'était nourri des grands ouvrages religieux, la Bible, l'Évangile, le Coran ; la pensée lui vint qu'un nouveau culte allait apparaître qui les concilierait tous. (...)»<sup>21</sup> »

Ayant lu et traduit *L'éducation du genre humain* (1780), où le philosophe allemand Lessing (1729-1781), professe à l'instar de Condorcet sa vision de l'humanité comme grand être collectif en progression constante - de la Bible de l'enfance, à l'Évangile de l'adolescence, jusqu'à l'âge mûr du « livre de vérité » ; Eugène Rodrigues, frappé de révélation, écrit des *Lettres sur la religion et la politique* (1829) qui ramènent le saint-simonisme aux préoccupations dogmatiques et spirituelles. Il y proclame la supériorité de la religion qui « seule parle à l'âme », sur la philosophie, impuissante à expliquer la vie, et sur la science, tout juste bonne à des applications pratiques. Cependant, ce retour au religieux ne peut être un retour aux vieilles religions qui ont toutes failli à instaurer le bonheur sur terre. Le dernier ouvrage de Saint-Simon, publié sur son lit de mort avec l'aide d'Olinde Rodrigues se nommait déjà *Le nouveau Christianisme* (1825). Eugène Rodrigues, suivant Georges Weill, annonce plutôt un nouveau « panthéisme ». Dieu, c'est-à-dire Tout. Y compris les machines, les hybrides vivants/machines et les cyborgs (organismes pilotés), suivant le dogme post-moderne et cybernétique de l'inclusivité/interaction intégrale.

Mais nous savons aujourd'hui, deux siècles plus tard, que ce Tout, pour notre secte d'ingénieurs et de technocrates affamés de toute-puissance, était à *organiser* ; à *transformer sans fin*, de façon consciente, planifiée et volontariste afin de s'en rendre maîtres et possesseurs. Les saint-simoniens s'inscrivant dans une lignée qui va des auteurs de la Genèse aux penseurs du rationalisme médiéval, puis classique (Roger Bacon, Francis Bacon, Descartes), et de celui-ci aux encyclopédistes (d'Alembert, Condorcet).

Quant aux disciples, plus ou moins avoués et conscients de cette rationalité technocratique, en dehors des deux grandes branches du communisme et de la communication, du libéralisme économique et du « socialisme scientifique », de la social-technocratie et de la technocratie libérale, il y eut les biologistes et penseurs eugénistes, les « cosmistes » russes (Fiodorov, Vernadski, Bogdanov), puis les « transhumanistes » (Teilhard de Chardin, Julian Huxley),

---

<sup>19</sup> Weill Georges. « Les Juifs et le saint-simonisme », in *Revue des études juives*, tome 31, n°62, octobre-décembre 1895. pp.261-273

<sup>20</sup> On lira ci-dessous une autre version de cet amour contrarié

<sup>21</sup> Weill Georges. « Les Juifs et le saint-simonisme », art. cit. pp.261-273

aujourd'hui hégémoniques dans le monde entier, grâce aux « technologies convergentes » (NBIC, *nano-bio-info-cogno-*)<sup>22</sup>. Ainsi Philippe Buchez qui sera plus tard médecin, catholique et républicain social, n'hésite pas « dès 1828 à imaginer la perspective d'une humanité arrivant à sa perfection et remplacée par une nouvelle catégorie d'êtres supérieurs à l'homme<sup>23</sup>. »

« - En même temps le jeune apôtre (Ndr. Eugène Rodrigues) essayait d'introduire parmi les saint-simoniens une hiérarchie religieuse. Grâce à lui, vers le milieu de 1828, les fidèles se divisèrent en « degrés » ; on pouvait monter successivement depuis le « degré préparatoire » jusqu'au « collège », composé des dignitaires de la secte. Les membres du collège furent appelés *pères*, les autres étaient leurs *fils* ; entre fidèles on se traitait de *frères*, comme les membres de la primitive église chrétienne. Eugène proclama cette transformation dans une assemblée du 7 décembre 1828 : Extirpons, s'écria-t-il, le type voltairien ; enfants du siècle, devenons enfants de l'éternité. Puis, rappelant que Socrate avait été le précurseur de Jésus, il montra dans Saint-Simon un autre Socrate, annonciateur d'une autre révélation<sup>24</sup>. »

Et c'est ainsi que commença « l'Exposition de la doctrine », les prêches publics, fin décembre, dans une salle de location du 12 rue Taranne, mangée en 1876 par le boulevard Saint-Germain. Prêches, doctrine, élaborés collectivement (réunions, débats, correspondances), mais prononcés par Bazard qui passe d'abord pour l'autorité prépondérante, entourée des autres apôtres, Buchez, Infantin, Rodrigues, etc.

Mais revenons à la Question de la Femme qui contribua puissamment à l'explosion de l'église saint-simonienne ; *frères, pères et fils* s'affrontant jusqu'à se hurler dessus, parfois.

En fait, ce que les communautés des années 1970 nommeront de façon moins raffinée « les histoires de cul », préoccupe les saint-simoniens depuis août 1829. Depuis que Eugène Rodrigues (1807-1830), le frère d'Olinde, est tombé fou amoureux d'une certaine « Mademoiselle de Roissy » ; et que ce fouineur d'Infantin, toujours avide d'ouverture, de transparence et d'authenticité, s'en est mêlé dans une lettre à Charles Duveyrier (1803-1866), les entraînant tous les trois, ainsi que Philippe Buchez, dans un croustillant débat sur la place de la femme dans ce monde d'hommes.

« L'homme et la femme, voilà l'individu social, énonce le Père Infantin. C'est par l'affranchissement complet des femmes que sera signalée l'ère saint-simonienne ». Tant pis pour les opposants, dès ce moment, Infantin confie à Rodrigues qu'il faudra les exclure :

« Il faut faire des exemples, dussions-nous rester douze ou quinze seulement. Ceux qui seront exclus rendront autant de services dehors que dedans. Que si quelques-uns se dégoûteront de la doctrine, ils ne valent pas un regret. Mais l'un des premiers de tous les exemples (si des exclusions sont nécessaires), c'est la rentrée au bercail de la brebis égarée<sup>25</sup>... »

---

<sup>22</sup> Cf. Pièces et main d'œuvre, *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumanisme*, Service compris, 2017

<sup>23</sup> François-André Isambert. *De la charbonnerie au saint-simonisme. Etude sur la jeunesse de Buchez*. Les éditions de minuit, 1967. p.187

<sup>24</sup> Weill Georges. « Les Juifs et le saint-simonisme », art. cit., pp.261-273

<sup>25</sup> Citée par l'historienne trotsko-féministe, Michèle Riot-Sarcey, dans *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*. Albin-Michel, p.71



Quant au bouc émissaire, toute communauté repose sur des purgations, épurations et sacrifices épisodiques ; notamment en cas de crise.

Le malheureux Eugène Rodrigues crève d'amour en janvier 1830, se suicidant à 22 ans. Sa fin nous est rapportée dans les *Mémoires (1789-1846)* de Justine Guillery, institutrice des enfants de Bremond au château de la Madeleine à Pressagny-l'Orgueilleux dans l'Eure, près de Vernon :

« A Paris, après avoir quitté le château de la Madeleine, Henriette de Bremond et le jeune Eugène Rodrigues-Henriques étaient devenus éperdument amoureux et Eugène avait demandé la main d'Henriette à ses parents qui lui avaient dit qu'ils ne la voulaient pas donner à un juif.

Après le départ de la famille Bremond pour Grenoble, le jeune amant, dans l'excès de sa tendresse, s'était alors fait chrétien, et puis était parti pour Grenoble pour demander la main de sa maîtresse ; mais les parents de la jeune fille le lui ayant encore refusé, il était alors revenu mourir de douleur à Paris.

Pauvre Henriette ! Toute son histoire me fut ainsi révélée. Voilà pourquoi ses lettres étaient si mélancoliques lorsqu'elle quitta Paris ; voilà pourquoi si souvent elle s'y plaint de ne pouvoir causer à cœur ouvert avec moi ; voilà pourquoi, sans doute, elle ne s'est pas encore mariée et ce sentiment religieux si profond, si tendre qui remplit ses lettres, ah ! C'est par lui seul qu'elle a l'espoir de se réunir un jour dans le ciel à son amant !

Je ne pus m'empêcher de détester la dureté des parents d'Henriette, qui avait causé la mort d'un infortuné, qui compromettait à tout jamais le bonheur de leur fille ; et les compliments de ces jeunes juives, qui ne me connaissaient qu'à l'occasion du malheur de leur frère, me serraient douloureusement le cœur<sup>26</sup>... »

Quant à Henriette de Brémond, des sites généalogiques signalent ses talents de musicienne et de peintre miniaturiste. Elle épousa en 1846, à l'âge de 35 ans, un monsieur Jules Itier (1802-1877), âgé de 42 ans, receveur principal des douanes, explorateur pour le gouvernement, agronome, géologue, daguerréotypiste, chevalier de la légion d'honneur ; qui aurait pu faire un excellent saint-simonien ; et dont elle eut deux enfants, Paul et Marie, avant de mourir en 1907 ; bien après ces vieilles histoires, ses vieilles amours.

La Question de la Femme et celle de la Religion s'emmêlent à l'automne 1829, quand Enfantin commence à théoriser un dieu androgyne dans ses lettres à Buchez ; qui repousse son panthéisme et son sensualisme mystique. Buchez ayant reçu de son père une éducation rigidement voltairienne et rationaliste athée, entame à travers *Le Nouveau christianisme* de Saint-Simon (la religion industrielle), un retour au vieux christianisme.

Pendant que les saint-simoniens débattent du sexe de Dieu, Auguste Comte, le dissident « positiviste », lance son cours public qui attire 200 personnes lors de la première séance. Face à Olinde Rodrigues et à Armand Bazard qui acquiescent plutôt aux idées d'Enfantin, Philippe Buchez - en transition vers un babouvisme catholique ou un catholicisme babouviste - et les « saint-simoniens » (Auguste Boulland (1799-1859), Adolphe et Jules Alisse, Pierre-Célestin Roux-Lavergne (1802-1874)), font scission. Buchez s'en va le 25 décembre. Ses amis, début janvier 1830. Dès le mois de mars, ils se lancent à leur tour dans une « exposition » orale et publique de leur propre version du saint-simonisme, allant jusqu'à sommer les « enfantinistes » de renoncer à la dénomination de « saint-simoniens ». Buchez les rejoint, six mois plus tard, après avoir participé avec d'autres républicains, durant les Trois glorieuses, à la fondation des

---

<sup>26</sup> Justine Guillery, *Mémoires 1789-1846*. Presses Universitaires de Rennes, 2008

Amis du Peuple. Club rétif à sa théorie de « l'association ouvrière », malgré tous ses efforts de persuasion, et interdit de toute façon par le nouveau régime dès septembre 1830<sup>27</sup>.

Les saint-simoniens « orthodoxes », de leur côté (mais qui décide de « l'orthodoxie » ?), achèvent leur mutation religieuse et « le jour de Noël 1829 » (en réalité, le 31 décembre), Olinde Rodrigues, dernier assistant de Saint-Simon et principal mécène de l'église, légitime la double élection de Bazard et d'Enfantin, tous deux « pères suprêmes, tabernacles de la loi vivante ». Le Calendrier saint-simonien (car il y en a un), date de ce jour « la fondation de la hiérarchie ». La « Famille » soumise à cette double autorité paternelle se réunit trois fois par semaine à la Sorbonne, rue Taitbout, rue Monsigny, où l'hôtel de Gesvres devient jusqu'en octobre 1830 le véritable temple de la religion saint-simonienne. Et plus que cela, une *communauté*. Lechevalier, Cazeaux, leurs femmes et Transon y emménagent le 1<sup>er</sup> avril 1830. Une trentaine de personnes y demeurent en novembre, dont Enfantin, Bazard et sa femme, Claire, et leurs quatre enfants (Claire *junior*, Albert, Laure et Zaire), Palmyre, la sœur de Bazard, Hyppolite Margerin (l'amant ou le futur amant de Claire), Chabannier, Duguet, Duveyrier, Malaveille, Naquet, Ollivier, Saint-Chéron, Reynaud, Talabot – *et six domestiques*. Car les saint-simoniens ont des domestiques. Mais on a connu une communauté soixante-huitarde où chaque jour la vieille bonne et son vieux chien venaient s'occuper des trois enfants du couple le plus cossu de la maison, et faire du repassage. Le père et la mère, chercheurs universitaires, ne pouvant, ni l'un, ni l'autre, suspendre leur travail quotidien au service de l'émancipation. Enfin, les conditions d'un psychodrame infernal à huis-clos sont réunies. Il faut pour qu'il éclate que la scène intérieure, intestinale, du groupe (la vie privée, domestique et quotidienne), l'emporte sur la scène extérieure (l'activisme politique et social). C'est le rayonnement, la dynamique expansive, qui l'emporte dans l'enthousiasme des commencements.

Organiser, c'est hiérarchiser. Point de faux semblants chez les saint-simoniens qui fusionnent la structure verticale de l'église avec les rites et degrés d'initiation des francs-maçons et de la Charbonnerie, pour former un prototype du *parti moderne*<sup>28</sup>. Le Collège, ou premier degré, réunit les plus dévoués et compétents (les cardinaux, le bureau politique). Le deuxième degré regroupe les cadres moyens (les évêques, le comité central). Les femmes et les ouvriers étant répartis dans des degrés distincts et séparés, « troisième degré » et « degré préparatoire ». Le tout coiffé à partir du 24 décembre 1830 d'un Conseil privé réunissant outre les deux Pères Suprêmes, Olinde Rodrigues et Hyppolite Margerin (1799-1848), encore un polytechnicien. La répartition des rôles est d'abord harmonieuse entre les deux Pères suprêmes. A Bazard la direction politique et publique, la ligne républicaine et révolutionnaire. A Enfantin, le secrétariat de l'organisation, la gestion des rapports personnels, l'innovation théorique. C'est donc Bazard, l'ancien chef *carbonaro*, qui se rend à l'Hôtel de Ville, lors des Trois Glorieuses, à l'instigation d'Enfantin, pour presser La Fayette, son vieux complice et protecteur, d'instaurer une sorte de dictature mi-républicaine, mi-saint-simonienne. En vain. Aussi les saint-simoniens restent à distance du nouveau régime, pour se concentrer sur leurs propres objectifs et leur propre organisation. La Chronique de Philippe Régnier signale ainsi cette proclamation signée « Bazard – Enfantin, Chefs de la doctrine de Saint-Simon », affichée le 31 juillet sur les murs de Paris.

---

<sup>27</sup> François-André Isambert. *De la charbonnerie au saint-simonisme. Etude sur la jeunesse de Buchez*. Les Editions de Minuit, 1966

<sup>28</sup> Cf. Philippe Régnier. « Enfantin Barthélemy Prosper », in *Biographies nouvelles*, dirigé par Michel Cordillot, Claude Pennetier et Jean Risacher, dans *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, t.44 (1789-1939), Paris, Editions de l'Atelier, 1997, p.175-185

« Le texte salue le « triomphe » remporté sur « les prêtres chrétiens » et les « chefs de la féodalité ». Précisant que ses auteurs sont eux aussi issus des rangs libéraux, il appelle à prévenir tout retour en arrière en substituant aux privilèges de la naissance le principe du classement selon la capacité et de la récompense selon les œuvres, mais aussi en mandatant la « nouvelle parole religieuse » pour faire advenir sur la Terre « le règne de la paix et de la liberté. » Alors seulement, conclut-il, « l'Église catholique aura perdu toute sa puissance, elle aura cessé d'être<sup>29</sup>. »

« Le peuple en rit, dit Louis Reybaud (1799-1879), un journaliste de l'époque ; mais la chambre des députés, qui était alors en train de s'effrayer de tout, porta gravement l'affaire à sa barre. M.M Dupin et Mauguin signalèrent du haut de la tribune, une secte qui prêchait la communauté des biens et la communauté des femmes ; imputations auxquelles M.M Bazard et Enfantin crurent devoir répondre le 1<sup>er</sup> octobre 1830<sup>30</sup>. »

Ils le firent dans une brochure adressée à la chambre des députés qui réglait successivement les deux points.

1) Les saint-simoniens croient à l'inégalité naturelle des hommes, et regardent cette inégalité comme la base même de l'association, comme la condition indispensable de l'ordre social. Ils repoussent tout système de partage égal des biens comme un attentat au principe moral qu'ils ont reçu mission d'enseigner : que chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon son œuvre. *En revanche*, ils demandent l'abolition de tous les privilèges de naissance, et par conséquent *la destruction de l'héritage*. Ils réclament l'exploitation commune, par *association et hiérarchiquement*, des moyens de production (machines, terres, capitaux), « de manière à ce que la tâche de chacun soit l'expression de sa capacité, et sa richesse la mesure de ses œuvres. » L'oisif ira loger ailleurs.

Ils demandent en somme ce que la gauche social-technocrate demande depuis 200 ans et aujourd'hui encore : « l'égalité des chances » et la « méritocratie ».

2) Le christianisme a condamné les femmes à la *subalternité*, partout dans l'Europe chrétienne où elles restent frappées d'interdiction religieuse, politique et civile. Les saint-simoniens veulent leur affranchissement définitif, leur complète émancipation. Ils demandent comme les chrétiens qu'un seul homme soit uni à une seule femme ; mais aussi que l'épouse devienne l'égale de l'époux, « selon la grâce particulière que Dieu a dévolue à son sexe », et qu'elle lui soit associée à égalité dans les affaires « du temple, de l'état et de la famille » ; « de manière à ce que l'individu social, qui, jusqu'à ce jour, a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme. »

« La religion de Saint-Simon ne vient que pour mettre fin à ce trafic honteux, à cette prostitution légale, qui, sous le nom de mariage, consacre si fréquemment aujourd'hui l'union monstrueuse du dévouement et de l'égoïsme, des lumières et de l'ignorance, de la jeunesse et de la décrépitude. »

Egalité dans la différence, émancipation complète, voilà ce qu'offre le saint-simonisme aux femmes qui le rejoignent à ce moment-là ; bien en retrait de la « libération des passions » de

---

<sup>29</sup> cité par Philippe Régner dans sa Chronologie détaillée et extensive du saint-simonisme, art. cit.

<sup>30</sup> Louis Reybaud. « Socialistes modernes. – I – Les Saint-Simoniens. *Revue des Deux Mondes*, tome 7. 1836. p.288-341

Fourier, et de « l'amour libre » qui vont bientôt mettre la communauté sous tension ; puis sens dessus dessous.

Quant à Claire Bazard, après avoir imploré Bazard et Enfantin de ne pas lui assigner un poste trop en vue dans le Collège, elle se laisse attribuer, le 24 décembre 1830, la mission de « porter l'avenir de toutes les femmes » et de recruter des novices. C'est au même moment que commencent les « discussions sur les femmes », entre les deux Pères suprêmes, Olinde Rodrigues, Hyppolite Margerin - qui est l'amant secret de Claire Bazard - et cette dernière. La faute à Jules Lechevalier qui s'est mis en tête d'épouser la comédienne Léontine Fay (1810-1876). Claire Bazard s'oppose à ce mariage au nom de sa « responsabilité du sort de toutes les femmes » - ce qui n'est pas très aimable pour Lechevalier - et soudain la discussion éclate sur le mensonge, la morale dans le couple et les rapports entre individus ! Échanges de vive voix (parfois très vive), correspondances. Claire avoue dans une lettre à Enfantin qu'elle est différente du « personnage » qu'elle « représente » - ce qui est devenu depuis, une inépuisable banalité. Elle offre aussi de lui « ouvrir son cœur ». C'est-à-dire qu'elle a besoin de se confier - de le séduire ? Et bien sûr Enfantin accepte cette merveilleuse occasion de savoir tout ce qui se passe dans le ménage de son rival - lequel n'est pas un parangon de souplesse, ni d'indulgence.

Mais revenons, nous aussi, entre 1830 et 1831, à cette torturante Question de la Femme, et aux ravages et rivalités qu'elle suscite au sein de l'église saint-simonienne.

« Dans l'effort des saint-simoniens pour se démarquer du libéralisme, Bazard fit toutefois plus que de cautionner leur évolution vers des formes religieuses, pour ne pas dire théocratiques, de sorte qu'il se trouva à court d'arguments devant les pratiques de direction psychologique et la théorie du pouvoir personnel (« la loi vivante ») développées par Enfantin.

Selon Carnot, « Bazard n'exagérait pas moins qu'Enfantin le système de l'autorité ». En outre, après qu'il eut épuisé dans *L'Exposition* sa grande inspiration - le modèle social organique de la catholicité médiévale -, l'inventivité intellectuelle se déplaça du côté de son rival.

Son humeur austère, les habitudes de commandement qu'il avait contractées dans la Charbonnerie, mais aussi son rigorisme républicain mis en évidence par la fronde conjugale de Claire, contribuèrent à lui aliéner les sympathies des disciples les plus jeunes.

Enfantin profita de son point faible en l'entraînant du terrain proprement politique sur le terrain des rapports entre les sexes : leur lutte ne fut bien sûr pas seulement une dispute d'idées, mais aussi un combat d'hommes pour le contrôle d'un groupe essentiellement masculin<sup>31</sup>. »

Signe de cette promotion des femmes dans la hiérarchie, Caroline Simon, Marie Talon, Palmyre Bazard (la sœur de Bazard), et Claire Bazard (la fille aînée de Bazard et de Claire), deviennent membres du 2e degré le 9 mars 1831. Cécile Fournel est nommée au Collège, avec Talabot et Dugied, et à la direction du 2e degré aux côtés de Charles Duveyrier et de Jules Lechevalier. Claire Bazard rejoint Olinde Rodrigues et Margerin au « Conseil privé où se préparent les destinées de la Doctrine ». C'est dire son importance dans l'appareil saint-simonien, et la pensée qu'elle pourrait nourrir d'en devenir l'égérie, la femme tutélaire.

---

<sup>31</sup> Article consacré à Bazard dans le tome 44 du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français (1789-1939)* dirigé par Claude Pénnetier. Paris, éditions de l'Atelier, 1997, p.45-46

Enfantin, cependant, continue son travail de sape de la vieille morale, en informant Bazard de l'infidélité d'Euphrasie, l'épouse d'Olinde Rodrigues, avec Charles Henry, un subordonné d'Olinde au sein de l'Église. Il commence à divulguer la relation de Claire avec Hyppolite, afin d'en tirer argument auprès des jeunes partisans de la nouvelle morale. Au point que début mai, Claire Bazard se résout à l'aveu à son mari. Un article d'Enfantin dans *Le Globe* annonce l'installation de la femme (Claire Bazard ?) sur un « trône nouveau » au côté de l'homme (Enfantin ?), afin de former un couple sacerdotal, un couple prêtre, « saint, divin symbole d'union de la sagesse et de la beauté, amoureuse androgyne. » (*Le Globe*, 18 juin 1831)

Il s'ensuit de tels éclats de voix entre Enfantin et Bazard, que le bruit en arrive aux oreilles du Collège, qui décide en juillet de se saisir du sujet. Un an après les Trois glorieuses. On a vu quelle part les saint-simoniens avaient tenté d'y prendre, Hyppolite Carnot (1801-1888) allant jusqu'à monter aux barricades avec son fusil malgré les consignes pacifistes de l'« église ». Mais les saint-simoniens n'ont pas que la révolution à faire. Du moins pas cette révolution-là, si politique et si violente. On a vu également les missions en province, Lyon, Grenoble, Dijon, Saint-Etienne, Toulouse, etc.<sup>32</sup> ; la parution quotidienne du *Globe*, les multiples études économiques et débats théoriques, les réunions de prédication hebdomadaires, etc. En juillet 1831, 78 personnes constituent l'église parisienne, qui dirige l'ensemble des églises et des missions locales (l'Est, le Midi, la Belgique, etc.) ; cependant qu'à *L'Organisateur*, *Journal de la Doctrine saint-simonienne*, s'adjoint *Le Globe*, organe central et quotidien du « parti politique des travailleurs », suivant le titre d'une prédication d'octobre 1831.

Activité frénétique accomplie sans internet, sans téléphone, sans trains ni voitures, qui donne lieu à une sorte « d'A.G de bilan » le 8 juillet ; de « Communion générale de la Famille » réunissant l'ensemble des adeptes, y compris les femmes, les ouvriers et les nombreux nouveaux-venus. C'est la phase ascendante de toutes les variétés de saint-simonisme, y compris de la Famille officielle légitimée par Olinde Rodrigues, qui annonce lors de cette réunion l'adoption collective de tous les enfants de ses membres, « s'engageant ainsi à leur assurer une éducation égale jusqu'au jour de leur classement selon capacité<sup>33</sup> ».

Claire Bazard qui prend désormais très à cœur ses responsabilités dirigeantes, explique aux ouvriers dans un article du *Globe*, « que le saint-simonisme est une association « ostensible » et pacifique, opposée au secret et à la violence<sup>34</sup>. » C'est-à-dire hostile aux sociétés secrètes, révolutionnaires et insurrectionnelles, comme cette charbonnerie que dirigeait son mari, dix ans plus tôt, et cette « révolution de juillet » avec ses Trois glorieuses sanglantes, un an plus tôt.

« Rappelant l'objectif de l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, elle (Ndr, Claire Bazard) déclare impraticable « ce principe (...) que tous les hommes étant égaux, doivent tous exercer la souveraine autorité » : l'expérience de la révolution de Juillet montre selon elle que le peuple sait se donner des chefs compétents pour le diriger<sup>35</sup>. »

Claire est positive et constructive. Contre le républicanisme babouviste de son mari (et contre son mari), elle tend vers l'industrialisme religieux dont Enfantin s'est fait le prophète. *L'Organisateur* publie quelques jours plus tard un autre de ses discours, lors d'une réunion ouvrière, où elle exprime pleinement cette politique pratico-positive :

---

<sup>32</sup> Cf. « Chapitre 16. Lyon, 1830-1834, chef-lieu de l'industrialisme », sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

<sup>33</sup> *L'Organisateur*, 2-9 juillet 1831, cité par Philippe Régnier dans sa Chronologie détaillée, art. cit.

<sup>34</sup> Claire Bazard, « Rapports des ouvriers avec les républicains », *Le Globe*, juillet 1831

<sup>35</sup> Claire Bazard, « Rapports des ouvriers avec les républicains », *Le Globe*, juillet 1831, cité par Philippe Régnier dans sa Chronologie détaillée, art. cit.

« Avant que nous ayons le pouvoir de fonder des ateliers pour y classer les capacités industrielles que vous représentez particulièrement, nous espérons pouvoir fonder un autre établissement qui sera déjà une grande amélioration de votre sort. Dans peu de temps nous aurons une maison d'éducation pour tous les enfants de la doctrine, c'est-à-dire pour vos enfants et les nôtres<sup>36</sup>. »

Quant à combiner le positif et le négatif, le constructif et le destructif, c'est sur quoi les saint-simoniens ne peuvent, ou ne veulent s'accorder, chacun réduisant toute la stratégie à l'un des deux termes de la contradiction. Soit par inaptitude dialectique ; soit par volonté d'avoir entièrement raison, et raison de l'autre, dans le conflit doctrinal et personnel.

En août, tandis que Casimir Perier réclame des enquêtes de police sur l'église saint-simonienne, suspecte de toutes sortes de menées subversives (agitation ouvrière et politique, incitation au renversement du roi, outrage à la morale publique, etc.), les membres du Collège, les éminences de l'Église, sont happées dans la terrible Querelle de la Femme qui dévore désormais tout leur temps et leur énergie. Première victime, le vieil Armand Bazard, le vieux chef, le vieux mari – 40 ans - frappé d'une attaque cérébrale le 29 août. La scène principale du saint-simonisme s'est transportée vers l'intérieur, dans la communauté de l'hôtel de Gesvres, même si le public n'en sait rien et que les saint-simoniens continuent de produire des projets économiques novateurs, diffusant gratuitement *Le Globe* à leurs sympathisants.

L'Église saint-simonienne, vue de l'extérieur, avec son dynamisme fusionnel, son mélange de science, de fraternité et de morale audacieuse, doit paraître irrésistible à toute jeune personne en quête de sens et d'un groupe charismatique pour « changer le vieux monde et la vie ». Pardon pour l'anachronisme et l'analogie, mais songez à une communauté hippie de la côte Ouest, dans les années 60, composée de professeurs et d'étudiants *branchés*, *trippant* sur l'art, l'informatique, le psychédélisme, l'amour libre, etc. Étonnez-vous ensuite que Désirée Véret<sup>37</sup>, la jeune Désirée Véret, 21 ans, ouvrière lingère, la plus vivace, la plus fantasque, la plus émouvante des « prolétaires saint-simoniennes » (future fouriériste, oweniste, socialiste, féministe), ose rédiger sa *profession de foi* en septembre 1831 (c'est la procédure), afin d'entrer dans le groupe et d'y œuvrer de tout son enthousiasme, à l'émancipation sociale et féminine, sous la direction de ces personnes plus âgées, si ouvertes, si savantes, si bienveillantes et dévouées.

Et de fait, les saint-simoniens ouvrent deux « maisons d'association » pour les ouvriers, à Paris ; cependant que trois « frères » de bonne volonté (Michel Chevalier, Euryale Cazeaux et Edmond Talabot), tentent une conciliation entre les deux Pères suprêmes. « En interne », bien sûr. On comprendra que, vraiment, ça tombe mal cette affaire de Lyon. Certes, les saint-simoniens ont le souci des « classes inférieures », mais *Le Globe* s'inquiète pour les marchands de soie, devant l'augmentation de tarif que les canuts leur ont arrachée (*Le Globe*, 31 octobre 1831)<sup>38</sup>.

La crise interne à l'église saint-simonienne l'emporte début novembre, dans la communauté de la rue Monsigny, sur la crise sociale externe en cours à Lyon. La tension est telle que tout est sujet d'algare, comme cette querelle sur l'art, subite et brutale, entre Reynaud et Bazard, qu'Enfantin s'efforce d'apaiser. Le 8, Bazard affaibli par son attaque, « travaillé » par les médiateurs et par Claire, son épouse, qui se voit de hautes perspectives dans l'église aux côtés d'Enfantin, consent à laisser la primauté à ce dernier. Enfantin exercerait « une espèce de présidence » et Bazard ne serait plus que « chef du dogme ». Toute la famille respire, soulagée. Mais le surlendemain, « Enfantin dissipe les illusions (de Claire Bazard) quant au rôle qu'elle

---

<sup>36</sup> *L'Organisateur*, 23 juillet 1831, cité par Philippe Régner dans sa Chronologie, art. cit.

<sup>37</sup> Jeanne-Désirée Véret-Gay, 1810-1897

<sup>38</sup> Cf. « Chapitre 16. Lyon, 1830-1834, chef-lieu de l'industrialisme », sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

ambitionnait à (ses) côtés<sup>39</sup> ». Et le 11 novembre, après une nuit de hauts cris et d'affrontement verbal, Bazard, épuisé, annonce son retrait de la direction saint-simoniennne. L'ambiance est si exécrationnelle que la prédication du 14 novembre est annulée en raison d'un « événement très grave ».

Le schisme entre Bazard et Enfantin éclate en pleine révolte canuse, et c'est à cette occasion qu'Enfantin va se révéler un vrai *queer*, au vieux sens du terme, c'est à dire un *tordu*. Un pervers manipulateur<sup>40</sup>. Démontons donc cette manipulation, pour ne pas dire, cette *machination*.

\*\*\*

En quoi consiste cet affranchissement des femmes, dont Enfantin se prétend le champion ? Comment sera-t-il réalisé ? Et qu'en disent les saint-simoniennes, elles-mêmes ? Car des femmes entrent dans le mouvement, surtout après les Trois Glorieuses de juillet 1830. « Dames de la Doctrine » ou femmes prolétaires, elles participèrent aux débats, aux actions, aux voyages des apôtres, et certaines d'entre elles constituèrent ce que l'on peut considérer comme le premier mouvement féministe français, autour d'un journal : *La Femme libre*<sup>41</sup>. »

Quelle est alors la situation des femmes ? Ni électrices, ni éligibles, elles n'ont aucun droit politique. Juridiquement parlant, elles passent de l'autorité du père à celle du mari – si elles se marient – et restent de par les Codes Civil et Pénal sous la tutelle de l'époux despote<sup>42</sup> pour les affaires du ménage. Illettrées, sinon analphabètes, elles constituent bien l'autre moitié de ce prolétariat urbain et rural (paysannes, ouvrières, domestiques, prostituées), misérable, sous-payé et surexploité. Contrairement aux élucubrations de Silvia Federici, l'universitaire marxo-féministe américaine, il n'y a pas d'« enfermement des femmes » au XIXe siècle<sup>43</sup>. A l'exception des bourgeoises de la bonne société, qui peuvent se permettre de rester au foyer et de diriger le ménage, elles travaillent comme elles ont toujours travaillé ; aux champs, dans l'échoppe, la boutique, le cabaret, la fabrique, etc.

Enfin, la Restauration a aboli le divorce depuis 1816, ce qui vaut pour les deux sexes, d'où la multiplication des adultères et des ménages infernaux, mais où l'époux despote garde la supériorité légale.

« Le mariage indissoluble est une chaîne pesante pour les deux époux, humiliante et oppressive pour la femme ; au moins l'esclave peut espérer s'affranchir, la mort seule délivre l'épouse. La loi du divorce ne peut se réaliser qu'à prix d'or, elle n'est favorable qu'aux classes les plus aisées. »

---

<sup>39</sup> Philippe Régnier, Chronologie détaillée, art. cit.

<sup>40</sup> Cf. « Chambers, Dictionary of etymology. Adj. Strange, odd. 1508, Scottish, in William Dunbar's Poems; probably borrowed from Low German (perhaps Brunswick) *queer* oblique, off-center, related to German *quer* oblique, perverse, odd, from Old High German *twerth* oblique; see thwart. The slang sense of homosexual is first recorded in 1922 in American English. » Harrap's Shorter, Dictionnaire Anglais-Français/Français-Anglais. Queer, Bizarre, étrange, singulier. Ideas queer, idées biscornues. Queer money, fausse monnaie ».

Et encore parmi de multiples références : Marie-Émilie Lorenzi, « « Queer », « transpédégouine », « torduEs », entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l'activisme féministe *queer* », *GLAD!* [En ligne], 02 | mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 14 juin 2023. <http://journals.openedition.org/glad/462> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/glad.462>

<sup>41</sup> Christine Planté. « Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe au lendemain de 1830 », dans « Regards sur le Saint-Simonisme et les Saint-Simoniens (dir. Jean-René Derré) Presses universitaires de Lyon. 1986. p.73-102

<sup>42</sup> deux mots issus d'une même racine grecque et indo-européenne *\*poti – posis – despotès*

<sup>43</sup> Cf. S. Federici. *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*. Entremonde, 2014

Ainsi parle Jeanne Deroin dans sa profession de foi saint-simonienne<sup>44</sup>.

Saint-Simon, contrairement à Fourier, ne s'était guère soucié des rapports entre hommes et femmes. Son axe, c'était l'organisation scientifique de l'économie. La libération des forces productives rationnellement organisées, aboutissant à une société mondiale d'où les « abeilles », les *industriels*, auraient évincé les « bourdons », oisifs et *féodaux*<sup>45</sup>. Mais en 1829, Charles Fourier, devenu parisien, est convié à une conférence saint-simonienne par François de Corcelle (1802-1892), un ancien *carbonaro*, partisan de La Fayette et sympathisant de cette « charbonnerie religieuse » que constitue à ses yeux l'église saint-simonienne<sup>46</sup>. Fourier assiste donc le 20 mai à une réunion-débat de 80 personnes, dans la petite salle de la rue Taranne, portant sur « l'éducation spéciale ou professionnelle », mais qui, dans la chaleur de la discussion, tourne à la querelle sur *la confession* ! – On verra bientôt pourquoi.

Fourier n'intervient pas, quoiqu'il bouillonne d'objections expédiées par courrier à Just Muiron (1787-1881), son premier et plus proche disciple. Mais il envoie le lendemain une lettre de quatre pages à Enfantin, étrillant la doctrine de Saint-Simon et accompagnée de son propre ouvrage, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, tout juste publié<sup>47</sup>. A tout hasard, envieux des moyens et de la notoriété des saint-simoniens, sans rapport avec les siens, il leur demande leur aide financière après leur avoir généreusement suggéré la conversion au fouriérisme. S'ensuit un échange de lettres et d'ouvrages avec Enfantin, ainsi qu'une infusion d'idées fouriéristes chez les saint-simoniens, mais sans retour financier, ni ralliement des saint-simoniens à la personne de Fourier<sup>48</sup>. Du moins pas tout de suite et pas de tous.

Enfantin ayant lu la *Théorie des quatre mouvements* de Fourier, commence à vaticiner sur la réhabilitation de la chair et l'émancipation de la femme<sup>49</sup>. De quoi enrager Fourier qui se voit des plagiaires partout, et parfois même là où il y en a. Quant aux divergences de fond :

« (Fourier) reproche avant tout aux saint-simoniens d'être des moralistes cherchant à modifier la nature humaine, au lieu d'assurer les conditions matérielles nécessaires à l'épanouissement total des passions existantes ; ils se sont engagés dans une « gigantesque » entreprise vouée à l'échec, tandis que sa propre théorie peut être aisément vérifiée avec une seule communauté et une petite parcelle de terre. Fourier s'inscrit également en faux contre ce qu'il appelle la « tendance ploutocratique » des saint-simoniens, à savoir leur admiration pour les dons d'entreprise et d'organisation des grands industriels et banquiers, auxquels il attribue beaucoup des maux de la société moderne. Enfin, les saint-simoniens, selon lui, font « fausse route en parodiant le catholicisme et en attaquant pacifiquement ou non la propriété, la religion et le pouvoir », tandis que sa propre méthode fonctionnerait « sans chicaner ni ministres ni prêtres, sans s'emparer des finances de France<sup>50</sup>. »

---

<sup>44</sup> Citée par Michèle Riot-Sarcey, dans *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*. Albin-Michel, p. 68

<sup>45</sup> Cf. Chapitre 15. *Saint-Simon, l'ingénieur-prêcher de l'industrialisme*, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

<sup>46</sup> Cf. Jonathan Beecher. *Fourier*. Fayard, 1993. p. 431

<sup>47</sup> Cf. Charles Fourier, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées*, Paris et Londres, Bossange et Mongie, 1829

<sup>48</sup> Cf. Jonathan Beecher. *Fourier*. Fayard, 1993. Chapitre XXI, « Les saint-simoniens » p. 427-446

<sup>49</sup> Cf. Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Prospectus et annonce de la découverte*, Leipzig, Lyon, 1808. Publication anonyme

<sup>50</sup> Cf. Jonathan Beecher. *Fourier, op. cit.*



Mais l'on pourrait aussi bien dire que la pensée de Fourier émane de la boutique, de son expérience de commis et voyageur de commerce. *Il pense d'en bas*. A taille humaine et pragmatique. Association des individus en communautés « passionnées », dont la réussite spectaculaire entraînerait toute la société à suivre leur exemple. Cependant que Saint-Simon et les siens, *pensent d'en haut*. Ces ingénieurs polytechniciens traçant des plans grandioses à l'échelle du globe et de la société, charge aux infrastructures matérielles de transformer les superstructures politiques et idéologiques. Mais l'on pourrait dire encore que Fourier hérite de Rousseau, et Saint-Simon, de Condorcet.

En pratique, certains saint-simoniens s'intéressent aux idées de Fourier, notamment sur l'émancipation des femmes ; et certains fouriéristes s'intéressent au saint-simonisme et à sa religion humanitaire. La base est toujours plus unitaire que les chefs. Mais revenons à la cause des femmes.

Ses idées là-dessus, Charles Fourier les a consignées en 1808 dans sa *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*<sup>51</sup>, en termes si frappants qu'ils seront applaudis plus tard par Marx & Engels : « Les progrès sociaux s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté. » Ou encore : « Il n'est aucune cause qui produise aussi rapidement le progrès ou le déclin social que le changement du sort des femmes<sup>52</sup>. »

« Quels sont donc les moyens de subsistance pour les femmes privées de fortune ? La quenouille ou bien leurs charmes, quand elles en ont. Oui, la prostitution plus ou moins gazée, voilà leur unique ressource, que la philosophie leur conteste encore : voilà le sort abject auquel les réduit cette civilisation, cet esclavage conjugal qu'elles n'ont même pas songé à attaquer ; et cette inadvertance est impardonnable, depuis la découverte d'Otaïti dont les mœurs étaient un avertissement de la nature, et devaient suggérer l'idée d'un ordre social qui pût réunir la grande industrie avec la liberté amoureuse<sup>53</sup>. »

Il s'agit là de paillettes que le tamis retient d'un tas de boue informe. Il est difficile, à défricher cet amas de mots touffu, de comprendre comment tant d'esprits vifs et impatients – Stendhal, Barrès, Breton *et alii* – sans parler des saint-simoniens et des fouriéristes eux-mêmes, ont pu s'enfoncer dans ce fatras et tirer quelques lueurs de tant d'obscurité. Fourier est un maniaque des analogies et des correspondances, du classement, des chiffres et des néologismes, qui produit un système réglé, impérieux, d'une minutie et d'une exhaustivité étouffantes. L'établissement d'un lexique avec la traduction des termes et de leurs synonymes en langue courante aurait dû être la première mission d'un disciple dévoué.

Son plan, car Fourier planifie tout, coïncide heureusement avec le plan divin qu'il ne s'agit que d'accomplir le plus consciemment, le plus délibérément possible, afin d'aboutir à « l'Harmonie universelle » - qu'on traduira par « interaction universelle ». Une sorte d'« hypothèse Gaïa » deux siècles avant la cybernétique et James Lovelock, mais avec toutes sortes d'analogies musicales et mathématiques (harmonie, majeur, mineur). Dieu, lui-même, obéissant aux mathématiques « dont la véracité est indépendante de lui, et dont pourtant il suit rigoureusement les lois. (p. 384) » Entre le concert de Mozart implacablement exécuté et la performance *free jazz* de Sun Ra et de son *Intergalactic Arkestra* – non moins stricte derrière sa profusion et son désordre apparent.

---

<sup>51</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Introduction et édition établie par Simone Debout-Oleszkiewicz. Les Presses du réel, 2009

<sup>52</sup> Jonathan Beecher, *Fourier*, *op. cit.* p.323

<sup>53</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Introduction et édition établie par Simone Debout-Oleszkiewicz. Les Presses du réel, p. 259

De multiples étapes historiques, toutes nommées et numérotées, sont nécessaires pour atteindre cette harmonie universelle. « Qu’était-il de plus vrai que l’opinion de Christophe Colomb, à qui j’aime à me comparer ? Il annonçait le nouveau monde matériel ; et moi le nouveau monde social. » ( p.290 )

Fourier, explorateur et découvreur intrépide, indique quelques moyens et raccourcis pour y parvenir. Et tout d’abord « l’attraction passionnelle » fondée sur l’analogie avec « l’attraction universelle » de Newton (1642-1727), le héros qu’il partage avec Saint-Simon. Il faut à l’instar de Dieu se servir des passions et les combiner, afin d’accomplir ses desseins, au lieu de les contrarier par de mauvaises raisons. Ainsi les « phalanges » combinent les passions et les personnes au sein d’unités d’habitation, de production et de consommation – d’unités de vie – plus tard renommées « phalanstères », modèles des communautés, kolkhozes et kibboutz à venir. Ni ces personnes, ni leurs passions, ne sont égales entre elles. L’égalité n’existe pas dans la réalité ni dans la nature. Seule l’*inégalité* permet de combiner les passions et les personnes au sein de l’ordre sociétaire, suivant une hiérarchie strictement graduée et dont la roue du paon constitue « l’emblème ». « Cette série d’yeux rangés en ordre progressif dénote que l’association ne peut s’allier avec les rêves d’égalité et de nivellement de nos philosophes. » (p.390)

« Une secte progressive (considérée comme groupe) se compose de personnes inégales en tous sens, en âges, fortunes, caractères, lumières, etc. Les sectaires doivent être choisis de manière à former un contraste et une gradation d’inégalités, du riche au pauvre, du savant à l’ignorant, etc. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la secte s’entraîne au travail, produit de bénéfice, et offre d’harmonie sociale<sup>54</sup>. »

Ces associations – spécialisées et en concurrence entre elles - permettent de rationaliser la production et de faire des économies d’échelle. Là, tout n’est qu’ordre et beauté, luxe, calme et volupté. L’urbanisme et l’architecture *unitaires* préfigurent la Cité radieuse de Le Corbusier, le *Bauhaus imaginiste* d’Asger Jorn et la *New Babylone* de Constant. C’est dire que Fourier n’est pas plus hostile à l’industrie et aux machines que les saint-simoniens. « Le bonheur général est impossible dans l’état de nature. Les techniques et les richesses qu’elles créent sont nécessaires au bien des hommes. Le mal est de s’aliéner en son produit, au lieu de le faire servir à soi<sup>55</sup>. » « La technologie est neutre, tout dépend des usages qu’on en fait » n’a cessé de redire l’écho. Quant au bonheur, « il consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire<sup>56</sup>. » Ce que Guy Debord, les lettristes et les situationnistes, ont également beaucoup répété dans les années 50 et 60 du XXe siècle, du temps de la société d’abondance, de consommation et des loisirs. « Fourier le visionnaire » allant jusqu’à projeter le remodelage de la Terre, de son climat (« Varsovie aura des forêts d’orangers comme en a aujourd’hui Lisbonne » p.170), de ses éléments et de ses habitants, grâce à l’automation et aux efforts combinés des phalanstères fédérés.

« L’ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara ; on le fera attaquer sur divers points par 10 et 20 millions de bras s’il est nécessaire ; et à force de rapporter des terres, planter et boiser de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, fixer les sables, et remplacer le désert par des régions fécondes.

---

<sup>54</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, op. cit.

<sup>55</sup> Simone Debout-Oleszkiewicz. Introduction à la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Les Presses du réel, 2009. p.111

<sup>56</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Introduction et édition établie par Simone Debout-Oleszkiewicz. Les Presses du réel, 2009. p. 207

On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage ; et les grands vaisseaux navigueront non seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral ; ils navigueront de Québec aux cinq grands lacs, enfin de la mer à tous les grands lacs dont la longueur égale le quart de leur distance à la mer<sup>57</sup>. »

Changer la vie et transformer le monde. On comprend finalement que les forcenés du technoprogressisme et de la volonté de puissance l'aient depuis deux siècles reconnu comme le premier d'entre eux, aient eu la patience de ratisser son fastidieux fatras, et se soient transmis son nom et ses formules comme de mots de passe vers le glorieux futur.

Assurément, ils ont fait le tri. Ils ne croient plus à l'existence de « seize races primitives », de « douze races homogènes », certaines plus égales que d'autres. « Il faut être bien ennemi de l'évidence, pour croire que les figures convexes du Sénégal et les concaves de la Chine ; que les Kalemouks, les Européens, les Patagons et les Lapons, soient des rejetons d'un même arbre » (p.170)

Où s'ils y croient, ils le dissimulent aussi bien qu'ils dissimulent cette révélation de Fourier. Ces disciples, passés ou récents, n'ont guère insisté non plus sur la répulsion que les Juifs et les Chinois inspirent à Fourier. « Et fut-il jamais de nation plus méprisable en corps que celle des Hébreux, qui ne firent aucun pas dans les sciences et les arts, et qui ne se signalèrent que par un exercice habituel de crimes et de brutalités, dont les récits soulèvent l'esprit à chaque page de leurs fastes dégoûtants ( ! ) » (p.177)

Ils ne citent plus guère sa fable du « juif Iscariote », « le fourbe Israélite », « le voleur hébraïque », l'apatride qui va de pays en pays et de banqueroute en banqueroute, pillant et ruinant ses associés successifs : « Sa manœuvre n'est point divulguée, parce que les Juifs n'ont chez eux que des employés juifs, gens qui sont ennemis secrets de toutes nations, et ne décèlent jamais une friponnerie préméditée par quelqu'un d'entre eux. » (p. 344-346)

« Je ne prétends pas blâmer les usuriers : tout vice politique n'est imputable qu'aux circonstances et nullement aux citoyens qui en profitent. Il est heureux dans une telle conjoncture que les Juifs ne soient pas encore bien répandus en France, car cette nation spécialement adonnée à l'usure, aurait déjà envahi la plupart des propriétés et l'influence qui leur est attachée ; la France ne serait plus qu'une vaste synagogue, car si les Juifs tenaient seulement le quart des propriétés, ils auraient la plus grande influence, à cause de leur ligue secrète et indissoluble<sup>58</sup>. »

Alphonse Toussenel (1803-1885), auteur en 1844 d'une « histoire de la féodalité financière », *Les Juifs, rois de l'époque*, est le plus connu de ses disciples judéophobes – d'ailleurs désavoué trois ans plus tard par Victor Considerant, le principal héritier de Fourier. – Mais un instant. Ce que Fourier confond, critique et dénonce dans ses violentes diatribes contre les Juifs et les Chinois, c'est à la fois le commerce, la finance... *et le patriarcat*. « Car les Chinois et les Juifs qui sont les nations les plus fidèles aux mœurs patriarcales, sont aussi les plus fourbes et les plus vicieuses du globe » (p.177)

Et l'étrange anthropo-sociologie de Fourier établit un lien entre ces trois calamités : « Les Chinois sont la nation la plus jalouse, la plus persécutrice envers les femmes, à qui l'on serre les pieds dès l'enfance, afin qu'elles deviennent incapables de marcher. » (p.176)

---

<sup>57</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, op. cit., p. 286

<sup>58</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, op. cit., p. 362

« Quant au patriarcat incohérent, tel celui d'Abraham et de Jacob, c'est un ordre qui ne conduit qu'à la barbarie ; un ordre dans lequel chaque père devient un satrape, qui érige toute ses fantaisies en vertu, et qui exerce sur sa famille, la tyrannie la plus révoltante, à l'exemple d'Abraham et de Jacob, hommes aussi vicieux qu'injustes qu'on en ait jamais vu les sur les trônes d'Alger et de Tunis<sup>59</sup>. »

Fourier, lui, en tient pour « l'économie réelle » comme on dit à gauche de la gauche. Il soutient « le droit au travail », les fabricants, les manufacturiers, les « abeilles productives », contre les marchands, les financiers (« les voleurs »), et les « bourdons improductifs » (p. 394). La fable de Mandeville (1670-1753) irrigue aussi bien le fouriérisme que le saint-simonisme<sup>60</sup>, mais Fourier classe les financiers parmi les « bourdons » parasites ; c'est l'une de ses grandes et réelles oppositions vis à vis des saint-simoniens qui eux-mêmes célèbrent la circulation financière et se font banquiers.

« Si une ville perd ses marchands, comme il arriva dans Marseille au temps de la peste, elle se repeuple aussitôt de nouveaux marchands, pour peu que sa situation invite au commerce. Si une ville perd ses manufacturiers comme il est arrivé à Louvain, on ne voit pas de nouveaux fabricants y transporter leurs ateliers. (...) Aussi les protestants français qui émigrèrent en Allemagne, ne furent-ils point remplacés par les fabricants catholiques, l'industrie fut expatriée avec eux (...). Plus on prolongera ce parallèle, plus on se convaincra que les marchands et banquiers doivent être surveillés rigoureusement et restreints, aux fonctions utiles dont j'ai parlé. Si on leur accorde toute licence, selon l'avis des économistes, ils tournent leurs capitaux contre l'industrie, ils imitent le soldat indiscipliné qui, délivré de la crainte des châtimens, pillera aussitôt la patrie où il devait maintenir l'ordre<sup>61</sup>. »

La même postérité politico-littéraire (de gauche) qui célèbre le « visionnaire Fourier », le prophète de « l'association » (communautés, coopératives), l'apologiste du « désir », des « passions », de « l'émancipation de la femme », nous dissimule le plus souvent sa judéophobie rabique et ses classifications racistes. On suppose qu'elle n'y voit que les « scories » d'une pensée géniale – quoique pour Fourier tous les aspects de son système soient liés, interdépendants et nécessaires. On invoquera « le contexte », « l'époque », pour « expliquer » et non pas « excuser ». Et pourquoi pas. Mais il faut choisir alors et ne pas appliquer les principes en fonction des affinités politiques et philosophiques rétrospectives.

Soit, nul n'est meilleur que son temps - pas même Fourier.

Soit, Fourier fut meilleur que son temps – et non pas lui seulement.

Aussi est-il misérable d'abattre aujourd'hui les statues de Voltaire et de ceux qui ne correspondent pas aux canons du post-modernisme *queer* ou « décolonial ». L'évidence étant que Fourier fut parfois pire, parfois meilleur, et parfois égal à son temps.

Tâchons cependant de comprendre en quoi l'émancipation des femmes est pour lui la condition de l'émancipation générale, et de cette Harmonie de Cocagne étendue aux confins d'un globe domestiqué par l'industrie.

« La première science que je découvris, fut la théorie de l'attraction passionnée ; » (p.128) De cette science, Fourier déduit la fausseté des rapports sociaux, que ce soit dans le commerce amoureux ou dans le commerce économique. Cette fausseté est la cause commune des vices dans les rapports humains. Ils sont faux parce qu'au lieu de se montrer et d'être tels qu'ils sont,

---

<sup>59</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, op. cit., p. 178

<sup>60</sup> Voir « L'Ecosse passe à l'orange. Sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

<sup>61</sup> Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, op. cit., p. 369

les humains tâchent d'être ou de paraître ce que « la civilisation » les oblige à être ou paraître, prisonniers d'une fausse morale répressive qui violente leur *nature humaine* - leurs *passions*. Cette nature chassée revient au galop sous des formes perverses, méconnaissables, parfois pathologiques. Voir Freud pour les développements.

Aussi les rapports entre les sexes sont-ils fondés sur l'asservissement des femmes, réduites à l'état d' « automates » (p. 205), vendues, mariées de force à des brutes et à des barbons qui les battent, les enferment et les trompent. Mais des automates « duplices » qui se vengent de leur esclavage, « le mariage exclusif », par de multiples adultères, dépenses, querelles et autres mécomptes. « L'asservissement des femmes n'est nullement à l'avantage des hommes. » (p. 226) « ... et ce sont les hommes qui s'en plaignent, eux qui ont fait la loi, et qui ont dû la faire à leur avantage. » (p. 230) « Ne savent-ils pas par eux-mêmes que la fidélité perpétuelle en amour est contraire à la nature humaine ? » (p. 255)

Fourier nous instruit donc des malheurs des maris dans les « ménages incohérents », dont, à son habitude, il dresse une nomenclature de huit maux, nullement incompatibles entre eux. Le huitième étant « *le cocuage* » inévitable qui se décline à son tour en un tableau de 64 espèces de cocus « progressivement distribuées en classes, ordres et genres, depuis *le cocu en herbe* jusqu'au *cocu posthume* ». Le mariage, ou la punition du mari. Fourier ne s'est d'ailleurs jamais marié.

Sa critique de la domination masculine, que ce soit dans le mariage ou dans le ménage « exclusif », la satire des hommes, des *maris*, des mœurs amoureuses et conjugales, lui inspire ses pages les plus claires, les plus cruelles, les plus railleuses et révoltées, les plus hilarantes et cyniques, avec l'alacrité d'un Balzac (pp. 204-205, 224-261). Mais que propose-t-il en contrepoint, M. Fourier ? Cela dépend des « périodes » de transition future qu'il a également nommées et numérotées, mais à tout le moins, un « règne de la femme » dans les affaires amoureuses – plus ou moins déclaré et affirmé - avec une gradation de « favoris », de « géniteurs » et d' « époux ». Ménages « alternatifs », groupes amoureux, apologie de la liberté des « Otahitiens », émancipation sexuelle des jeunes filles à 18 ans, pluralité des amants et des amantes, fondation d'un corps de « bacchants » et de « bacchantes » (de prostitué-e-s) à l'intention des vieillard-e-s et des malheureux en amour, etc. « En résumé, *l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux.* » (p. 244)

« Vouloir juger les femmes sur le caractère vicieux qu'elles déploient en civilisation, c'est comme si l'on voulait juger la nature de l'homme par le caractère du paysan russe qui n'a aucune idée d'honneur, ni de liberté ; » (p. 257) « ...je suis fondé à dire que la femme en état de liberté, surpassera l'homme dans toutes fonctions d'esprit ou de corps qui ne sont pas l'attribut de la force physique. » (p. 259)

Primat des désirs, sexualité libérée pour toutes et tous, y compris le saphisme, la sodomie, l'inceste, l'orgie et tout le répertoire des « perversions » freudiennes. Dénonciation de la monogamie, possibilité d'avoir des enfants de plusieurs pères, dans et hors du mariage. Il n'y manque que le « sadisme » de son contemporain, le marquis (1740-1814), mais Fourier n'a pas l'érotisme cruel. Quant à ses pratiques personnelles, on ne les suppose que par des allusions de sa part (voyeurisme ? Rencontres fugitives, « parties » auxquelles il assiste), mais, à défaut d'amantes ou de compagnes durables, on conserve des lettres de femmes, affectueuses envers cet « inconstant » qui savait si bien rester leur ami, leur confident et leur interlocuteur.

Il récidive d'ailleurs, huit ans plus tard, en 1816, dans *Le Nouveau Monde amoureux*, un livre si scandaleux que ses disciples ont fait de leur mieux pour le dissimuler et qu'il n'a été publié qu'en 1967<sup>62</sup>.

\*\*\*

Au lendemain des Trois Glorieuses et en l'absence de mouvement fouriériste connu et organisé, des femmes - souvent des sœurs, des épouses, des compagnes de saint-simoniens - affluent dans l'église où elles trouvent une possibilité de s'instruire et de s'exprimer. C'est alors qu'Enfantin ouvre la polémique avec une *Note sur les deux Natures*, rédigée à l'intention exclusive de Bazard et de Rodrigues, ses deux acolytes suprêmes :

« (...) ; chez l'un, la durée est la base de l'affection qui croît avec le temps ; sur l'autre au contraire le temps pèse ; pour lui, ce qui est durable est lourd comme l'éternité, le premier porte des vêtements qui ne s'usent point, le second se pare de gaze et de dentelles, l'un mange chaque jour les mêmes aliments, l'autre se sent le cœur affadi s'il lui faut manger la même chose deux jours de suite ; l'un aime le bœuf, l'autre la crème fouettée, l'un n'abandonne pas un ami, une idée, une chose, sans les avoir épuisées jusqu'au bout, l'autre laisse un peu de chaque mets qu'on lui présente sur son assiette, il effleure toutes les pensées, lit un livre avec le pouce, ne creuse pas plus un cœur qu'une idée, change de mode chaque jour, voltige de salon en salon, portant et prenant partout une forme nouvelle, s'inspirant d'un nouveau milieu ou inspirant ce milieu lui-même<sup>63</sup>. »

Ces truismes alambiqués se réduisent dans le cadre du couple et/ou du mariage à ce constat banal : il y a des fidèles et des volages. Et alors ? – Mais il s'agit d'une question d'actualité, sans cesse rediscutée par les parlementaires, celle du divorce, et donc de la libération de la femme, de la possibilité de l'épouse de s'affranchir de son mari et maître : « J'ai parlé d'unions successives, et c'est un fait sur lequel il faut que la doctrine se prononce ; car au moment où tout le monde s'occupe du divorce, nous ne pouvons pas être dépassés, pour un fait de ce genre par la Chambre des Députés<sup>64</sup>. »

Les femmes saint-simoniennes parlent bien plus directement.

Jeanne Deroin : « La liberté consiste dans le libre exercice de la volonté. »

Jeanne Désirée Véret : « C'est en affranchissant les femmes qu'on affranchira le travailleur, leurs intérêts sont liés et de leur liberté dépend la sécurité de toutes les classes. »

Marie-Reine Guindorf : « Je vais vous expliquer ce que je veux dire lorsque je parle de *liberté* et *d'égalité*. Que pour la femme ainsi que pour l'homme, il y ait *égale chance de*

---

<sup>62</sup> Cf. Charles Fourier, *Le Nouveau Monde amoureux*, édité par Simone Debout-Oleskiewicz, volume VII des *Œuvres complètes* de Charles Fourier chez Anthropos

<sup>63</sup> *Note sur les deux Natures*, Bibliothèque de l'Arsenal, F.E. 7.824/13 . Cité par Christine Planté. « Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe au lendemain de 1830 », dans « Regards sur le Saint-Simonisme et les Saint-Simoniens (dir. Jean-René Derré) Presses universitaires de Lyon. 1986. p.73-102

<sup>64</sup> Enfantin, Réunion de la Famille du 19 novembre 1831. Cité par Christine Planté. « Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe au lendemain de 1830 », dans « Regards sur le Saint-Simonisme et les Saint-Simoniens (dir. Jean-René Derré) Presses universitaires de Lyon. 1986. p.73-102

*développement* ; (...) Qu'on ne nous exclue pas, sous le rapport de notre légèreté, car nous ne sommes légères que parce qu'on ne nous donne pas la faculté de nous développer<sup>65</sup>. »

Passons sur le fait que les hommes *aussi* peuvent souhaiter le divorce pour se libérer d'un mariage qui leur pèse, ou éventuellement pour en épouser une autre. Aussi bien pour des motifs économiques que sentimentaux. La « chasse au mari » et la « chasse à la dot » sont des fixations dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>.

Les « divorciaires » pétitionnent à plusieurs reprises sous la Restauration afin de rétablir la liberté du divorce, avec pour seul effet une inflexion libérale de la jurisprudence et de la législation sur la séparation de corps. Après la Révolution de 1830, la question du divorce fournit aux libéraux et aux « socialistes » un thème d'agitation idéal contre la vieille morale monarchiste et religieuse. A la Chambre, députés divorciaires et anti-divorciaires bataillent et approuvent par deux fois, en 1831 et en 1833, des propositions de loi – repoussées par la Chambre des pairs - visant au rétablissement du divorce. La querelle gagne les débats littéraires, les romantiques et Georges Sand étant accusés de vouloir supprimer la famille au profit de l'amour libre<sup>67</sup>.

Au sein de la Famille saint-simonienne, cependant, Enfantin poursuit une double manipulation, symbolique et bureaucratique. Ayant un peu pillé Fourier et sa théorie des passions dans sa *Note sur les deux natures* (les fidèles et les volages), il s'ensuit qu'aucune de ces deux natures fondamentales du genre humain (!) n'étant supérieure à l'autre, il faut dépasser la vieille morale chrétienne et contre-nature qui impose à tous la loi unique – et inapplicable – de la fidélité dans le mariage indissoluble. (Sans parler du célibat et du vœu de chasteté des prêtres dont furent victimes des générations d'enfants de chœur et nombre de dévotes) Il faut être *inclusif*, que fidèles et volages puissent également exprimer leurs *natures*.

Autopromu Prophète de la Femme à venir, Enfantin, recycle de vieilles allégories symboliques et saint-simoniennes (donc inattaquables dans la Famille), et assimile l'avènement de la Femme à ceux de la Chair et de l'Industrie dans un monde nouveau et enfin harmonieux. La Femme, n'est-ce pas, est productive et pacifique *par nature*. Mais l'avènement de cette morale nouvelle est impossible tant que la Première Concernée, l'incarnation de cette sagesse à venir, ne se sera pas exprimée sur ces « délicates questions ». En attendant, c'est au seul Enfantin le Père, le prophète de ces vérités cachées depuis les origines du monde, d'établir « les conditions qui permettront à la Femme de se révéler et de dicter la Loi nouvelle<sup>68</sup> ». Moyennant quoi, le Père Enfantin entend « ses enfants » en confession afin de mieux connaître les secrets de leurs intimités conjugales et sentimentales, première étape vers l'abolition de la vie privée et la « publicité des mœurs ».

Le contenu de ces confessions lui donnant en retour de nouveaux moyens de manipuler les consciences comme le savent bien les curés depuis le III<sup>e</sup> siècle après J.-C., et les Commissaires politiques depuis deux siècles. La formulation féministe contemporaine dans les « groupes de parole » martelant « le privé est politique » (ou, « le personnel est politique »), ce qui permet aux féministes de fourrer leur nez dans les affaires privées de leurs « sœurs » - parfois à la demande de celles-ci.

---

<sup>65</sup> Citées par Michèle Riot-Sarcey, dans *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*. Albin-Michel, p.66-67

<sup>66</sup> Cf. Balzac, *Physiologie du mariage*, 1829 ; Zola, *Pot-Bouille*, 1882

<sup>67</sup> Cf. Francis Ronsin. *Les divorciaires. Affrontements politiques et conceptions du mariage dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle*. Aubier, 1992. Voir le compte-rendu de Catherine Pellissier dans *La Revue d'histoire moderne et contemporaine*. 1994. p.176-178

<sup>68</sup> Christine Planté. « Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe en France au lendemain de 1830 », dans « Regards sur le Saint-Simonisme et les Saint-Simoniens » (dir. Jean-René Derré). Presses Universitaires de Lyon, 1986. p.73-102

Quant à contredire le Père Enfantin, ce serait contredire Saint-Simon lui-même, dont il n'est que le fidèle interprète et successeur sur terre. Ce serait « s'exclure soi-même » de la communauté inclusive qu'il ouvrira bientôt dans sa maison de Ménilmontant, en 1832. Et qui voudrait s'exclure de la communauté, de la Famille, de l'Église, du Parti, du groupe, huis-clos de chaleur, de ferveur et de reconnaissance mutuelle, pour se retrouver seul et livré à soi-même ?

Eh bien, Jules Lechevallier (1806-1862) par exemple, jeune missionnaire de 23 ans courant la France pour prêcher la doctrine et qui, de passage à Besançon et à Metz, en juillet et en novembre 1831, rencontre le trio initial des fouriéristes, Just Muiron (1787-1881), Clarisse Vigoureux (1789-1865), et surtout Victor Considerant (1808-1893), encore plus jeune polytechnicien, qui le convertit au fouriérisme. Jules Lechevallier que Claire Bazard a contrarié dans ses amours avec Léontine Fay. C'est-à-dire qu'il quitte un groupe déjà ancien et structuré où il n'est depuis deux ans qu'un propagandiste de base, pour un autre où il va rapidement s'imposer, au point d'en diriger un an durant (juin 1832-juillet 1833) la revue hebdomadaire, *Le Phalanstère*, tiré à mille exemplaires.

Et puis Bazard, l'autre Père de la Doctrine, foudroyé le 29 août par un AVC consécutif à la crise provoquée par Enfantin autour de son épouse Claire, et qui démissionne de la secte le 11 novembre 1831, bientôt suivi par 19 dissidents dont Leroux, Cazeaux, Charton, Carnot, Lechevallier et Reynaud. Et Claire ? Que dit Claire ? Cette malheureuse épouse que le Père Enfantin travaille à libérer du joug marital, elle et toutes les autres. Patience, nous allons bientôt l'entendre ; elle et les autres femmes saint-simoniennes.

Au bout de deux ans de conflit larvé, de « confessions », de débats et de textes confinés à différentes personnes et divers degrés de la hiérarchie saint-simonienne, Enfantin convoque une assemblée générale de la Famille, réunie les samedi 19 et lundi 21 novembre 1831 - en pleine révolte des canuts. La transcription de ses discours, d'autres interventions et de vives protestations des dissidents, publiée en avril 1832, se lit comme une pièce de théâtre. Elle est complétée d'« enseignemens du Père suprême » et de communications sur « Les trois familles » par Émile Barrault (1799-1869)<sup>69</sup>. Bazard absent et affaibli, Enfantin attaque son réquisitoire :

« Bazard, à l'époque de juillet (Ndr. 1830), était préoccupé du mouvement libéral, révolutionnaire, républicain qui se produisait alors, et pendant que moi, par mes sollicitations constantes, je poussais de toutes mes forces la doctrine dans les voies **pacifiques**, Bazard devait prétendre encore à conserver dans notre sein les passions de guerre, hostiles, haineuses même ; (...) J'avais (...) indiqué que j'étais seul de nous deux en position d'appeler **la femme**. (...) Bazard, au contraire, n'en parlait pas ; Bazard pensait que la vie politique dans laquelle nous étions, et où nous continuions à marcher, était telle que nous avions surtout à développer parmi nous, et en face des hommes, des **vertus mâles** pour résister à l'état de désordre et de *guerre* dans lequel le monde se trouve encore. Or, nous n'avons pas à *résister* au monde. Nous avons à le **pacifier**, nous avons à l'**appeler**, à l'**attirer** par nos sentimens de fraternité, d'union, de famille, par le spectacle de notre moralité. »

C'est Enfantin qui souligne certains mots en caractères gras. Certes, on ne fait pas plus *bienveillant*, ni plus sirupeux, plus doucereusement confit en bienveillance envers la « subalternité<sup>70</sup> » féminine et prolétaire – surtout féminine – que notre Père Enfantin.

<sup>69</sup> Cf. Religion saint-simonienne. Morale. Réunion générale de la Famille. Enseignemens du Père Suprême. Les Trois familles. Paris. A la librairie saint-simonienne, rue Monsigny n°6. Avril 1832

<sup>70</sup> c'est le mot employé par Enfantin, comme n'importe quel cuistre en *subaltern studies* d'aujourd'hui



L'émancipation des travailleurs se fera par *l'organisation pacifique des travailleurs* (l'industrie), « qui serait un exemple et une puissance pour arrêter le désordre (...) » - non par ces belliqueuses barricades lyonnaises ou parisiennes, si *virilistes* et *masculinistes*. Enfantin fait de la surenchère « féministe » pour mettre ses opposants sur la défensive. Lechevallier déjà passé au fouriérisme, le contredit et annonce son départ, ainsi que celui de Abel Transon (1805-1876), polytechnicien également passé au fouriérisme. Mais donnons enfin la parole à une femme, Cécile Fournel, épouse du saint-simonien et polytechnicien, Henri Fournel (page 36) :

« Ma voix sera bien faible après toutes celles qu'on a entendues : je dois déclarer devant tous que je repousse la théorie qu'on a commencé à vous exposer ici avec une enveloppe très-épaisse, quoi qu'on en dise ; je la repousse, et, en la repoussant, je repousse celui qui la professe, qui veut la répandre, persuadé qu'elle est morale alors qu'elle ne l'est pas. Je dis que toutes les femmes qui m'entendent, qui me connaissent, doivent savoir que, pour avoir repoussé cette théorie depuis cinq mois qu'elle s'est produite au Collège, il faut bien que j'aie senti qu'il y avait en elle quelque chose de bien profondément immoral, et j'espère faire partager mes craintes, faire connaître le danger qu'elles courent, aux femmes sur lesquelles j'aurais encore quelque influence.

*Quelques voix de femmes dans les tribunes* : Oui, oui ! »

Cécile Fournel, peut-être satisfaite de sa vie d'épouse, ou partisane de la stabilité conjugale en général, refuse « l'immoralité » de l'adultère, du divorce, de l'amour libre, etc.

La participation des femmes à la vie publique – oui. Elle collabore depuis l'automne 1829 au groupe de saint-simoniennes animé par Claire Bazard, et qui organise, à Paris et en province, des lectures et discussions collectives de son *Appel aux femmes* rédigé fin 1830.

L'intrusion du public dans la vie privée, sous prétexte de « transparence » et d'« authenticité » - non merci.

« Les partisans de la morale se méfient donc de la théorie des deux natures et de l'éloge de l'inconstance. Plus encore du principe de publicité des mœurs dont l'application risque selon eux de livrer les femmes à la risée et à la réprobation publiques, et de détruire ainsi des vies déjà difficiles et douloureuses<sup>71</sup>. »

Un peu plus loin (page 40), c'est Abel Transon qui « revient encore sur l'abus qu'il accuse le P. Enfantin d'avoir fait de la confession secrète.

Père Enfantin : En effet, j'ai pu et j'ai dû blesser certaines individualités ; mais ainsi que je l'ai déjà dit, cela tient à l'état encore incomplet du pouvoir, à *l'absence de la femme*. D'ailleurs, quand j'ai reçu les confessions, j'ai dit que j'en ferais ce que je voudrais et que je les emploierais selon l'utilité sociale, et dans l'intérêt véritable des individus eux-mêmes : je l'ai fait. »

Qu'a-t-il fait exactement ? Une manigance bien sordide, bien tordue, bien *queer*, telle que la rapporte Philippe Régnier, l'historien du saint-simonisme.

Claire Bazard refusait depuis octobre 1830, de siéger à l'écart des hommes durant les réunions publiques, sous prétexte d'honorer son sexe à travers sa personne :

« "Assez, écrivit-elle, de ces trônes isolés, qui font de l'être qui l'occupe un être sans place parmi les autres, un triste et malheureux symbole de toutes ces

---

<sup>71</sup> Christine Planté. *Les féministes saint-simoniennes. Possibilités et limites d'un mouvement féministe en France au lendemain de 1830*, in *Regards sur le saint-simonisme et les saint-simoniens*. Jean-René Derré (dir), p.73-102

infortunées qui n'ont pu marcher qu'en fuyant leur sexe, en étant repoussées des hommes qui ne voulaient pas les comprendre encore."

L'épisode décisif de sa vie militante met en lumière l'intrication de la vie privée et de la vie de groupe qui caractérisa le mouvement saint-simonien. En 1831 en effet, pendant les discussions qui agitaient le noyau dirigeant sur la morale à inventer pour régler les relations entre les sexes, Claire livra à Prosper Enfantin, toujours soucieux de théoriser les faits intimes, l'aveu d'une relation avec Hippolyte Margerin. Enfantin s'empressa d'exploiter la confiance pour démontrer *a fortiori* l'incapacité de Bazard à diriger harmonieusement la société saint-simonienne. Blessée, transformée en objet de scandale tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du groupe, Claire, dont l'attitude dans la lutte pour le pouvoir avait de surcroît été interprétée de façon ambiguë, se solidarisa avec son mari<sup>72</sup>. »

Les éclats de voix repartent de plus belle autour de « l'immoralité », du « vice », de « l'exploitation » ou de la « libération » de la femme et Enfantin qui a beau jeu pour railler « l'anarchie des dissidens », clôt la réunion (page 45) : « Nous recommencerons encore lundi, mais si nous continuions à batailler ainsi, les ouvriers mourraient de faim, et les enfants que nous avons adoptés seraient délaissés. Le fait évident, c'est qu'il y a des hommes qui doivent se tenir momentanément à l'écart, et se reposer. »

Tâchons de résumer ou de détacher quelques répliques saillantes de cette deuxième scène du lundi 21 novembre 1831. Le Père Enfantin réitère son « **appel de la femme** », qui implique une « nouvelle hiérarchie » et une « nouvelle politique », « Vous êtes initiés à la volonté que nous avons de constituer par notre apostolat l'**appel de la femme**, et c'est là le point important qui doit maintenant nous réunir. » (p. 49)

Les « protestans » et « dissidens » n'ont plus droit à la parole et quittent la réunion, cependant que le Père Enfantin en vient au contenu pratique de cet « appel de la femme », révélant tout son machiavélisme, toute sa *gynégogie*, ou démagogie féministe :

« L'homme et la femme, voilà l'individu social ; mais la femme est encore esclave, nous devons l'affranchir. Avant de passer à l'état d'**égalité** avec l'homme, elle doit avoir sa *liberté*. Nous devons donc réaliser, pour les femmes saint-simoniennes, cet état de liberté, en détruisant la hiérarchie jusqu'ici constituée pour elles aussi bien que pour les hommes, et en les faisant rentrer toutes dans la loi de l'égalité entre elles. **Il n'y a plus de femmes dans les degrés de la hiérarchie.** Notre apostolat, qui est l'appel de la femme, est un apostolat d'hommes. (...)

Voilà le fait capital qui va constater le changement de la hiérarchie actuelle. Les femmes n'apparaîtront plus sur l'estrade, à la prédication. Les femmes ne feront plus, extérieurement à la doctrine, partie de la famille saint-simonienne ; elles seront, extérieurement, toutes à l'état d'appel, comme toutes les femmes du monde qui nous entoure.

(*Montrant le fauteuil vide qui est à côté de lui.*)

Voici le symbole de cet appel ; ce sera le seul qui manifestera l'appel de la femme aux yeux de tous. La femme manque à la doctrine, elle ne s'y est pas révélée, elle est encore à l'état d'esclavage, elle va rentrer à l'état d'*égalité confuse* ; elle doit en sortir, nous l'attendons ; il faut qu'elle parle ; elle parlera, puisqu'elle est appelée. » (p. 55-56)

---

<sup>72</sup> Bazard Claire, née Joubert Claire <https://maitron.fr/spip.php?article24367> , notice revue et complétée par Philippe Régnier, version mise en ligne le 27 janvier 2009

Génial. Sous couvert d'autonomie féminine (« Ne me libérez pas, je m'en charge »), Enfantin réinstitue le séparatisme sexuel du clergé catholique, avec d'un côté la hiérarchie masculine, du curé au Pape ; et de l'autre, ses réunions, ses organisations « non-mixtes » de « frères » et de « sœurs », moines et moniales. Enfantin exclue les femmes de la hiérarchie et les relègue à l'extérieur ou à la périphérie de l'église saint-simonienne, en attendant « qu'elle (Ndr. La Femme) parle », puisqu'« elle est appelée ». Quitte à ce que cette mise en attente se prolonge indéfiniment devant ce fauteuil vide à ses côtés. C'est au nom de la libération de la femme qu'il prend le pouvoir sur les hommes et sur les femmes, plus marginalisées et subordonnées que jamais. Chapeau, le tordu *queer*<sup>73</sup>.

Conclusions pratiques de cette Assemblée générale du 21 novembre 1831, Enfantin remanie la hiérarchie de l'église saint-simonienne. Olinde Rodrigues, le dernier assistant de Saint-Simon, qui avait légitimé la double élection de Bazard et d'Enfantin au rang de « Pères suprêmes », remplace le premier sur décision du second. Il déclare en retour : « Au nom du DIEU VIVANT qui m'a été révélé par Saint-Simon, votre maître à tous, le mien en particulier, mon premier acte de foi ici doit être de vous proclamer, vous, Enfantin, l'homme le plus **moral** de mon temps, le vrai **successeur de Saint-Simon**, le **CHEF SUPRÊME** de la **religion Saint-Simonienne**. »

(*Bravos et applaudissements prolongés*)<sup>74</sup> » (p. 57-58)

Des soubresauts et des renversements suivent ce concile d'excommunications. Cependant que Bazard rédige sa propre version du schisme, Claire en annonce la publication à l'église de Rouen et à Jacques Ressayier (1795-1858), le bon apôtre de l'église du Midi, dans une lettre où elle soutient son mari. Enfantin et Rodrigues passent outre leurs protestations et celle, collective, de quelques autres.

Jean Reynaud, les Fournel, Les Bazard, Louis Banet, Carnot, Cazeaux, les frères Leroux et Saint-Chéron dénie à Enfantin et à Rodrigues, dans une lettre au *Globe*, « le droit de lever de l'argent pour fonder « le crédit saint-simonien » dès lors qu'il (Ndr. Enfantin) n'est pas en mesure de proclamer la « nouvelle loi morale, celle que doit enfanter la conception religieuse de Saint-Simon<sup>75</sup>. »

N'importe. Enfantin et Rodrigues foncent machines avant toute. Nouvelle ligne, nouvelle doctrine, nouvelle organisation. *C'est à ce moment-là*, le 18 décembre exactement, que lors de la « Première séance des ouvriers » et sous l'autorité de Rodrigues, le « degré des ouvriers » est renommé « degré des industriels ». Substitution de la collaboration Capital-Travail – sous direction des « capacités » - à la lutte de classes. Le « féminisme *queer* » d'Enfantin aura bel et bien servi, en pratique, à liquider le babouvisme républicain et ses représentants, au sein du mouvement saint-simonien. Les intérêts et les idéaux de l'ingénierie technocratique ayant évincé ceux de la classe ouvrière ; socialisme et communisme, appropriation et gestion collectives des moyens de production et d'échange.

Riposte de Buchez qui, le 31 décembre, lance le premier numéro de *L'Européen*, « journal de sciences morales et politiques », qui prône le progrès social par l'association ouvrière (la coopérative de production) ; soit l'application des principes de charité et de fraternité chrétiennes en guise de révolution. Encore raté. *L'Européen* sort son dernier numéro fin octobre 1832.

---

<sup>73</sup> Cf. Pièces et main d'œuvre. « Ceci n'est pas une femme. A propos des tordus *queer* », sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

<sup>74</sup> *Religion saint-simonienne. Morale. Réunion générale de la Famille. Enseignemens du père suprême. Les trois familles*. Avril 1832. A la librairie saint-simonienne, rue Monsigny n°6, Paris

<sup>75</sup> Philippe Régner, Chronologie détaillée, art. cit.

Bazard se débat, publie en janvier 1832 sa critique du déviationnisme infantiniste cependant que les néo-saint-simoniens ouvrent leurs premiers ateliers (tailleurs, couturières) et « maisons d'association », à Paris. Le polytechnicien Michel Chevalier (1806-1879), entame alors dans *Le Globe* (du 20 janvier au 12 février) la fameuse série d'articles réunis en livre sous le titre de *Système de la Méditerranée*, où il annonce l'unification du monde à travers sa *mise en communication* (chemins de fer, lignes de bateaux à vapeur, canaux, télégraphe, banques...).

Mais, *La Femme* ? Que devient la Question de la Femme qui a tant échauffé les saint-simoniens et servi de machine à exclure les socio-républicains ? Duveyrier commet dans *Le Globe* un article, justement titré « De la femme », et qui ravit les accusateurs du ministère public, déjà aux trousseaux de cette société « révolutionnaire ». « Il y fait la supposition d'un nouvel amour, tel qu'on verrait « des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais cesser d'être l'un à l'autre, et dont l'amour serait, au contraire, comme un divin banquet augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives<sup>76</sup>. »

Scandale, instruction, perquisitions, saisies de correspondances et de documents comptables, interrogatoires.

*Olinde Rodrigues rompt à son tour, le 13 février, avec le Père Infantin !*

« J'ai affirmé que dans la famille saint-simonienne tout enfant devait pouvoir connaître son père. M. Infantin a exprimé le vœu que la femme fût seule appelée à s'expliquer sur cette grave question. » Là-dessus, il se sépara en appelant les fidèles à lui, comme au seul disciple et à l'héritier direct de Saint-Simon. (...) Seulement, avec lui, s'en allèrent les dernières ressources<sup>77</sup>. »

« Par la voie judiciaire, il demande la liquidation de l'association financière et revendique la gestion des publications et des biens mobiliers et immobiliers. C'est dans le courant de la même année 1832 qu'il lancera une souscription pour des « œuvres complètes de Saint-Simon, publiées et mises en ordre par Olinde Rodrigues, son disciple, chef de la religion saint-simonienne », y compris les « inédits. » Les scellés sont apposés rue Monsigny sur les livres de comptabilité, l'argenterie, la bibliothèque et la librairie saint-simonienne<sup>78</sup>. »

Michel Chevalier le remplace aussitôt à la direction des affaires financières et fonde une nouvelle association de vingt fidèles (Isaac Pereire, Barrault, d'Eichthal, Talabot, Ollivier, Rigaud, etc.), qui donnent procuration à Infantin par-devant notaire pour « gérer et administrer tant activement que passivement tous leurs biens et affaires<sup>79</sup> ».

Bref, le dernier assistant et exécuteur testamentaire de Saint-Simon, revendique pour lui seul - sept ans après la mort du maître - le monopole de l'héritage. Quatrième scission, après celles d'Auguste Comte le « positiviste », de Philippe Buchez, le « chrétien-social » et des « saint-simoniens », De Bazard et des dissidents « socio-républicains » ; cependant que Gustave d'Eichthal, dans *Le Globe* du 26 mars, répond « de juif à juif » (*sic*) à Rodrigues, coupable de lèse-Père Infantin. Mais d'Eichthal est un zélé illuminé d'Infantin, auquel il a déclaré trois semaines plus tôt : « ... tu es autre chose que le représentant de saint Paul, plus qu'un apôtre, plus qu'un pape. Tu es la future moitié du couple révélateur et Jésus vit en toi. »

---

<sup>76</sup> *Le Globe*, 12 janvier 1832. Cité par Philippe Régner, Chronologie détaillée, art. cit.

<sup>77</sup> Louis Reybaud, *La Revue des Deux Mondes*, 1836. Tome 7. p.385-399) (Cf. en ligne sur fr.wikisource.org

<sup>78</sup> Philippe Régner, Chronologie détaillée, art. cit.

<sup>79</sup> H. Le Bret, « Les frères d'Eichthal...thèse dactylographiée, p.327. Citée par Philippe Régner, Chronologie détaillée et extensive du saint-simonisme, mise en forme par Isabelle Treff. <https://saint-simonisme.huma-num.fr>

Tout ce tapage, si risible parfois, n'empêche pas l'afflux de nouveaux-venus, femmes, ouvriers, provinciaux, *capacités* (polytechniciens). Le bruit, au contraire, attire les réfractaires novices qui ne savaient où s'adresser. Les « enfantiniens » profitent de l'étiquette saint-simonienne qu'ils ont réussi à s'approprier, de toute l'activité antérieure qui s'y rattache depuis quinze ans, du réflexe de défense qui soude leur groupe, des projets pratiques enfin mis en chantier, des surenchères théoriques et spectaculaires qui leur valent un succès de scandale. Ils profitent à la fois de l'aura persistante d'un mouvement défunt, de l'inertie de son élan et des fuites en avant que le génie publicitaire d'Enfantin ne cesse de concevoir, excitant la curiosité publique à un degré que ni Saint-Simon, ni les siens, n'avaient connu. C'est une supernova, le bouquet final d'une constellation d'étoiles filant en tous sens.

Autant le dire tout de suite, Michel Chevalier, *aussi*, finira par rompre avec Enfantin. Un an plus tard, après plusieurs mois de prison commune à Sainte-Pélagie, dans une lettre on ne peut plus claire et nette du 5 mai 1833 : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Napoléon et j'ai choisi ce jour pour vous annoncer ma détermination de cesser toutes espèces de relations avec vous. » Mais on ne sait pourquoi et comme il s'agit d'un propos rapporté d'Enfantin, dans une lettre ultérieure à Arlès-Dufour, on ne peut qu'espérer une nouvelle mise à jour de la Chronologie de Philippe Régner pour en avoir le fin mot<sup>80</sup>.

Avant de devenir un « technocrate » – pardon pour l'anachronisme<sup>81</sup> – et un auteur de rapports très utiles à l'État, et très respecté de ses pairs, Michel Chevalier, encore rédacteur en chef du *Globe*, livre sans fard dans un de ses derniers numéros (du 30 mars 1831), le secret de la Nouvelle Politique des saint-simoniens : « reconnaître les intérêts de tous », et que « l'activité industrielle enrichit toutes les classes, aussi bien le capitaliste à millions que le dernier des apprentis ».

Voilà donc ce que couvrait « L'Appel de la Femme ». Des plans industriels décorés d'allégories et de mystifications féminines.

L'encre et la salive coulent dans ces querelles intestines ; le sang aussi. Les rescapés des groupuscules et des communautés soixante-huitardes s'en souviennent, notamment quand s'y mêlent les questions de libération sexuelle et de libération de la femme. Bazard frappé à mort succombe sept mois après le schisme, le 29 juillet 1832, à 41 ans. Désormais mutique sur la question féminine et sur sa vie privée, Claire, sa veuve, s'oppose au cortège des saint-simoniens venus en uniformes de l'église participer aux funérailles de leur victime, et les oblige au demi-tour. Elle se retire ensuite de toute activité publique. Elle ne parlera jamais plus de cet épisode, jusqu'à sa propre mort en 1883.

\*\*\*

Que sont-ils devenus ? Que vont-elles devenir ?

Les « buchéziens », on l'a vu, publient *L'Européen* et, comme les fouriéristes, répandent l'idée de « l'association ». Les plus républicains des saint-simoniens (Hyppolite Carnot, Pierre Leroux, Reynaud, etc.) se regroupent autour de la *Revue encyclopédique*, le mensuel éclairé et progressiste de l'époque (1819-1835), où Jean Reynaud publie un article, « De la société saint-simonienne et des causes qui ont amené sa dissolution » (dans le numéro de janvier, publié en

---

<sup>80</sup> Cité d'après Jean Walch, lettre d'Enfantin à Arlès, du 15 janvier 1838. Philippe Régner, Chronologie détaillée et extensive du saint-simonisme, mise en forme par Isabelle Treff. <https://saint-simonisme.huma-num.fr>

<sup>81</sup> Le terme appert sous la plume de l'ingénieur W.H. Smyth, en 1919

mars 1832). Les dissidents fouriéristes (Jules Lechevallier, Abel Transon) partent fonder *Le Phalanstère*. Quant aux industrialistes « féministes » (Enfantin, Chevalier, Fournel, etc.), la police ferme leur Temple de la rue Taitbout le 22 janvier 1832. Leur journal, *Le Globe*, cesse de paraître, faute d'argent, le 20 avril, et ils « prennent l'habit » le 6 juin, une quarantaine d'entre eux cloîtrés dans leur communauté de Ménilmontant, exclusivement des hommes vivant dans une chasteté temporaire, avant de se disperser en août à l'assaut de ce monde à transformer.

Le désarroi des saint-simoniennes dans cette crise de l'Église éclatée en plusieurs courants, s'aggrave de l'isolement social que leur vaut un engagement si scandaleux et extrémiste. Enfantin les a reléguées dans une contradiction insoluble : valorisation symbolique, puisque responsables de l'avènement du nouveau monde (!), mais exclusion de toute responsabilité et activité pratiques (!!). Au désarroi s'ajoute l'humiliation de se voir ramenées à l'égalité commune entre femmes, pour celles qui avaient des responsabilités dans l'Église, ou aspiraient à en prendre.

« Aussi, dans les relations individuelles, dans les correspondances, vont-elles plus encore que les hommes chercher l'approbation, la reconnaissance... ou l'amour, des Pères de la Doctrine, et surtout d'Enfantin<sup>82</sup>. »

Nombre d'entre elles, et surtout parmi les femmes du peuple moins éduquées, se rallient au « féminisme » d'Enfantin qui semble prendre leur parti : dénonciation de leur condition inférieure et promesse d'un avenir meilleur. Sans compter, au-delà des idées, la séduction qu'il exerce jusque sur les plus lucides, les plus méfiantes, les plus rétives. Les épouses des saint-simoniens attendront à l'écart que leurs maris aient terminé leur « retraite », à Ménilmontant (juin-août 1832). Certaines, telles Suzanne Voilquin (brodeuse, sage-femme), Clorinde Rogé (musicienne, enseignante), Agarithe Caussidière (lyonnaise, insurgée canuse en 1834, cantinière et blanchisseuse), Cécile Fournel et son mari, suivront Enfantin jusqu'en Égypte, à la recherche de la « Femme-Messie ». Une équipée lancée par Émile Barrault (1799-1869), fondateur à Lyon, en janvier 1833, des « Compagnons de la Femme » et d'un périodique éphémère, *1833 ou l'Année de la Mère* (deux numéros).

D'autres passent à l'école sociétaire, rencontrent le vieux Fourier et/ou lui écrivent ; en attendant de rencontrer Robert Owen (1771-1858), autre apôtre de la coopération, puis, de proche en proche, les divers courants républicains, socialistes, chrétiens, philanthropiques, etc., qui prolifèrent de 1830 à 1848. Elles ne sont pas toujours actives. Il faut vivre aussi. Elles vivent. Avec toutes les vicissitudes de la vie. Travaux de lingères, d'ouvrières, de couturières. Misères solitaires ou non. Amours, ménages, mariages, séparations, plus ou moins réussis. Appels à l'aide, matérielle et morale. Suicides (deux). Séjours en Angleterre, en Belgique, en Italie. En Égypte. Aventures. On peut dire ce qu'on veut, elles en ont bavé, mais elles ont vécu ces « féministes » des années 1830, qui ne se connaissaient même pas comme « féministes », le mot n'ayant pas encore été forgé, ni sa définition énoncée. Des femmes romantiques ou romanesques, du temps de la bataille d'*Hernani* et des poètes à cheveux longs.

Elles ont des noms splendides, les noms de nos grand-mères, qui reviennent sans cesse et s'entrecroisent dans les livres des historiens ; Suzanne Voilquin, Julie Fonfernot, Claire Delmar (*alias* Emilie d'Eymard), Eugénie Niboyet, Jeanne-Désirée Véret-Gay, Claire Bazard, Elizabeth Celnar, Elizabeth Benoît, Jeanne Deroin, Louise Dauriat, Louise Maignaud, Emilie Marcel, Marie-Reine Guindorf, Palmyre Bazard, Pauline Roland, Francisca Prugniaux,

---

<sup>82</sup> Christine Planté. *Les féministes saint-simoniennes*, op. cit., p.73-102

Hortense Allard, Adélaïde Baudelot, Adèle de Saint-Amand, Sophie Masure Ulliac Dudrezène... contemporaines, camarades quelquefois, de plumes célèbres ou plus fortunées, Marceline Desborde-Valmore (1786-1859), Clémence Robert (1797-1872), Flora Tristan (1803-1844), George Sand (1804-1876), Daniel Stern (1805-1876), Louise Colet (1810-1876).

Les mieux éduquées, les plus tenaces, font des journaux qui durent quelques numéros, un an ou deux. A Paris, *La Femme Libre*, créée en août 1832 par Désirée Veret et Reine Guindorf, deux « prolétaires » d'une vingtaine d'années, devient *La Femme Nouvelle*, *La Femme de l'Avenir*, puis *La Tribune des Femmes*, avant de succomber deux ans plus tard, en avril 1834. Faute d'argent, de lectrices, d'accord sur la ligne politico-éditoriale.

Pragmatique ou radicale ? Autonome ou hétéronome ? Faut-il revendiquer une différence physiologique, une *nature féminine*, au risque de justifier un protectorat masculin ; ou bien une égalité indifférente récusant toute attention particulière de la société et de l'État envers les femmes. Faut-il se faire valoir en tant que « femme de... », « mère de... », et réclamer une meilleure éducation, afin de mieux prendre soin du mari, des enfants, de la famille ; ou bien exiger tous les droits d'un être humain vivant pour lui-même, n'importe son sexe et son statut conjugal et familial. Faut-il courtiser l'église, les dames patronnesses, les dirigeants politiques, locaux et nationaux, les industriels philanthropes, les hauts fonctionnaires, afin de leur arracher des écoles et des mesures pour les femmes ; ou bien mener une vie scandaleuse, libre et exemplaire, quel qu'en soit le prix ; ou encore, s'abriter dans les organisations anarchistes et social-démocrates, et cultiver « la question des femmes » au sein de « la question sociale », en tant qu'ouvrière et « femme du peuple » ?

Ce qui nous ramène à Lyon, où Eugénie Niboyet, née Mouchon (1800-1882), initiée à la doctrine en novembre 1829, ex-responsable de la propagande dans les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> arrondissements de Paris, s'est repliée après la crise de Novembre. On sait par une lettre à Jules Lechevalier, qu'elle incline d'abord du côté de l'école sociétaire :

« Mr Fourier a donc, ce me semble, saisi mieux qu'aucun la pensée divine en travaillant à développer dans les plus grandes étendues toutes les facultés humaines ; il ne transforme pas, il ne refait pas ce qui est, car selon lui tout ce qui est a son utilité. (...) Disposée à l'œuvre nouvelle (...), déjà j'ai fait un bon usage de mes journaux et de mes livres et j'ai bien la conviction que je ne sème pas une graine inféconde ; bientôt j'espère elle portera ses fruits et quand je vous aurai amené des hommes et des femmes de cœur et d'action je m'estimerai trop heureuse. Je compte vous amener Mr Arlès, jeune saint-simonien très distingué, riche et qui habite Lyon où il a une grande influence par sa position, il n'a jamais été hiérarchisé dans la Doctrine (...)»<sup>83</sup> (lettre à Jules Lechevalier, 16 juillet 1832)

Bref, Eugénie Niboyet embrigade ses deux sœurs et son mari, l'ingénieur Jean Niboyet dont on ne sait à peu près rien, sinon qu'il donna son nom à Eugénie Mouchon, avant leur séparation vers 1836. Elle fonde à Lyon, en novembre 1833, un hebdomadaire intitulé *Le Conseiller des Femmes* (novembre 1833-septembre 1834), où celles-ci peuvent trouver de précieux conseils en matière d'hygiène, de diététique, d'éducation des enfants, d'économie domestique - et de lecture également. Eugénie, sa sœur Aline, et leurs amies, multiplient les articles d'idées et les recensions de livres. De Montesquieu, elles ont retenu que : « Si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs. » C'est que la femme, la Mère, est l'école des hommes, des fils.

---

<sup>83</sup> Citée par M. Riot-Sarcey dans *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*. Albin Michel, p. 114

L'église le sait bien qui s'efforce de monopoliser l'enseignement des femmes, en gros de leur apprendre à coudre et à prier.

Voici nos journalistes engagées dans une révolution culturelle de longue haleine. Développer leur esprit pour développer celui des autres. Elles rusent, tentent de mettre l'église et les *hommes de bonne volonté* dans leur jeu. L'explosion des possibles, juste après les Trois glorieuses de 1830, est déjà passée. Leur révolte se coule dans tous les méandres de la prudence pour obtenir les permissions et les soutiens nécessaires. M. Louis Aimé-Martin (1782-1847), un Lyonnais professeur à Polytechnique, est leur grand homme pour avoir publié *De l'Éducation des mères de famille ou de la civilisation du genre humain par les femmes* (1834), qui connaîtra onze éditions, jusqu'en 1883<sup>84</sup>.

Dans son n°18, du 1<sup>er</sup> janvier 1834, *L'Écho de la Fabrique*, le journal des canuts, salue « l'œuvre d'émancipation de son sexe », « courageusement entreprise avec zèle et talent », par « Mme Eugénie Niboyet, directrice du *Conseiller des Femmes* ».

« Le N° 8 de ce journal contient plusieurs bons articles entr'autres un excellent qui a pour titre : *Éducation*, et dans lequel cette dame propose la création de quatre salles d'enseignement gratuit pour les enfans de l'âge de sept à douze ans. Deux salles seraient affectées aux garçons et deux aux filles. Nous applaudissons à cette idée sur laquelle nous reviendrons dans un prochain numéro : nous nous occuperons seulement aujourd'hui de *l'Athénée des femmes* que madame Niboyet propose également.

« Après avoir recueilli, dit-elle, les voix des femmes les plus avancées, nous avons conçu le projet de fonder à Lyon, à dater des premiers jours de janvier, un Athénée spécial aux femmes, et consacré à leur développement... Ce sera une tribune morale et intellectuelle ouverte à toutes les femmes... Il sera fait à l'Athénée des cours de morale, à la portée des femmes auxquelles la nature et le sort ont fait une petite part. Il y aura aussi de hauts enseignemens où toutes celles qui se sentent force et puissance sont appelées. Les dames membres de la société auront ensuite des réunions particulières pour lire les travaux qui leur seront soumis, ou discuter des questions qui leur seront adressées.

Chaque sociétaire payera annuellement, et d'avance aux mains de la trésorière la somme de 20 francs. On recevra jusqu'au 15 janvier les noms des femmes qui, par leur influence ou leur capacité doivent s'inscrire les premières sur la liste ouverte dans les bureaux du *Conseiller des Femmes*. A cette époque, il sera procédé à la nomination des *présidentes*, etc. »

Nous souhaitons à cette fondation morale le succès qu'elle mérite. Si elle réussit, comme nous avons lieu de le croire, ce sera un grand pas vers l'émancipation de la femme. Le nom de Mme Niboyet sera grand entre tous les noms de femmes ; il faut que cette dame ne se laisse pas rebuter par les obstacles nombreux qu'elle rencontrera et dont elle ne se doute peut-être pas, jugeant la société avec candeur et amour. »

Le rédacteur de *L'Écho de la Fabrique* ne se permet qu'un reproche et une remarque. Il trouve l'entreprise si belle, le sujet si « grave et important » qu'il aurait voulu que *Le Conseiller des Femmes* consacre plus de place, « un article spécial », à l'annonce de *L'Athénée des femmes*. Et puis,

---

<sup>84</sup> Cf. M. Riot-Sarcey dans *La Démocratie à l'épreuve des femmes*, op. cit., p. 314



« Comme nous n'assisterons pas à la séance où *les dames sociétaires décideront si les hommes doivent être admis à professer certaines sciences encore bien ignorées des femmes*, nous croyons pouvoir prendre sur nous de donner notre avis, quoiqu'on ne nous le demande pas ; bon ou mauvais, nous le donnons en conscience. Nous croyons que le but de *l'Athénée des femmes* serait manqué si professeurs et disciples n'appartenaient tous à ce sexe, lors même que la partie scientifique devrait provisoirement en souffrir. »

Bref, non seulement le journal des canuts applaudit l'initiative *féministe* d'Eugénie Niboyet, mais il en rajoute dans la « non-mixité ». Au reste, *L'Athénée* et *Le Conseiller des Femmes* font faillite. Eugénie Niboyet lance un autre journal intitulé, *La Mosaïque Lyonnaise*, qui ne dure que cinq mois (octobre 1834-janvier 1835). De juillet 1830 à avril 1834, la fenêtre s'est refermée pour les femmes. Le monde autour a d'autres soucis en tête qu'un essaim de faits et d'événements suffirait à rappeler ; mais une autre fois.

*A suivre...*

Tomjo & Marius Blouin  
22 septembre 2023